

# *Onu fil des ans*

Bulletin de la Société historique de Bellechasse  
Vol. 20, n° 1 hiver 2008 53

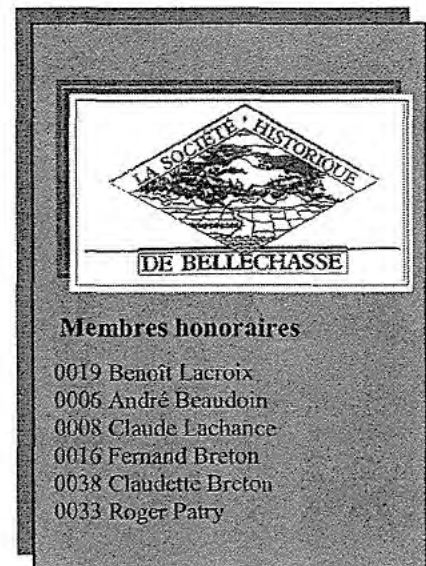
L'avenir du patrimoine religieux bellechassois

Photo : André Beaudoin



### Conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse

Jean-Pierre Lamonde, président : 887-3761 lamondej@globetrotter.net  
Conrad Paré, vice-président : 887-3238 compar@globetrotter.net  
Gisèle Lamonde, trésorière : 887-3761 gisele.lamonde@globetrotter.net  
Nicole Picard, secrétaire : 837-9768 picard.tardif@sympatico.ca  
André Beaudoin : 642-5343 abeaudshb@yahoo.ca  
Lise Fleury Gosselin : 887- 6030 fleuryl@globetrotter.net  
Réjean Bilodeau: 789- 3664  
Paul St-Arnaud: 884-4128 paulst-arnaud@globetrotter.net  
Marie-France Asselin : 887-6668 dynamique2@globetrotter.net  
Pierre Prévost : 882-3528 mjd@mediom.qc.ca



### Objectifs de la Société historique de Bellechasse

Réunir les personnes intéressées à l'histoire de Bellechasse, désireuses de participer à des rencontres, études, recherches et autres activités en vue de mieux faire connaître l'histoire de la région.

Éveiller et soutenir l'intérêt de notre population pour les événements et faits historiques ayant marqué la naissance et le développement de notre région.

Promouvoir l'inventaire, la recherche, l'étude, la préservation, la mise en valeur, la conservation des biens meubles, immeubles, sites, monuments, documents, environnements naturels, urbains, agricoles et forestiers d'intérêt patrimonial.

Publier, diffuser ou susciter la publication ou la diffusion d'articles, périodiques, bulletins, brochures, revues, volumes ou autres écrits relatifs à la vie et aux mœurs de la population.

Faire ériger des monuments, plaques ou inscriptions et suggérer à l'occasion des noms de rues, rangs ou chemins commémorant des faits ou personnages qui ont marqué l'histoire régionale.

Favoriser la recherche sur l'histoire régionale en fournissant, dans la mesure du possible, aux différentes institutions et aux chercheurs, l'information et la documentation de référence appropriées.

Promouvoir la connaissance de la région de Bellechasse, au point de vue historique, géographique, architectural, ethnographique, esthétique et en susciter l'utilisation à des fins culturelles et touristiques.

Développer un sentiment d'appartenance au niveau de la population de Bellechasse.

### Territoire de la Société historique de Bellechasse

Armagh, Beaumont, Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Anselme, Saint-Camille, Saint-Charles, Sainte-Claire, Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Henri, Saint-Lazare, Saint-Léon-de-Standon, Saint-Magloire, Saint-Malachie, Saint-Michel, Saint-Nazaire, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-Raphaël, Sainte-Sabine, Saint-Vallier.

**Responsable de la publication :** Société historique de Bellechasse **Rédacteur en chef :** André Beaudoin

**Relecture :** Louise Bélanger, Jean-Pierre Lamonde.

**Inscription et renouvellement :** Lise Fleury Gosselin

Les textes publiés dans ce bulletin sont la responsabilité de leur auteur. Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte. La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Sauf exception, *Au fil des ans* est publié quatre fois l'an. La **Société historique de Bellechasse**, incorporée en 1985, est membre de la **Fédération des sociétés d'histoire du Québec**. **Cotisation annuelle :** 20 \$ **Adresse postale :** 8, avenue Commerciale, Saint-Charles, G0R 2T0

**Site Web :** www.shbellechasse.com

**Dépôt légal :** Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2006 ISSN D381079



## Sommaire

22 parution

Mots de la rédaction 3

Saint-Philémon : des débuts typiquement sud-bellechassois 4

Alexis Mailloux 7

Construction de l'église de Saint-Philémon 8

Albert Mercier, artiste-sculpteur 11

Ces objets qui nous entourent 16

Saint-Magloire : une branche des Métivier tombée dans l'oubli 18

L'ancêtre québécois 24

Mme Angelina Lecours Chahot : 100 ans 28

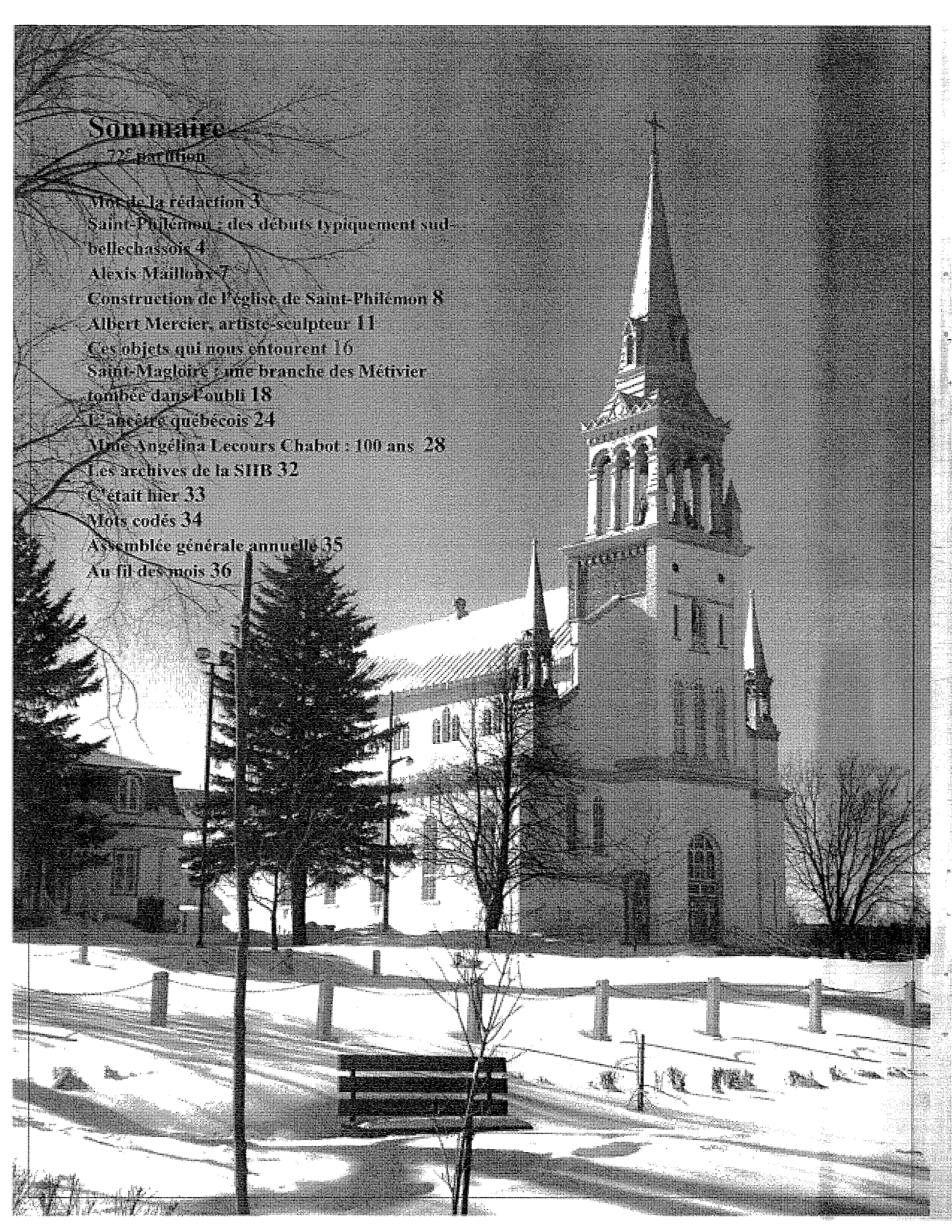
Les archives de la SIIB 32

C'était hier 33

Mots codés 34

Assemblée générale annuelle 35

Au fil des mois 36



## Mot de la rédaction

### Saint-Philémon et un moment de méditation sur le patrimoine religieux

Situé au pied de nos belles Appalaches, le village de Saint-Philémon présente un charme particulier qui rappelle les endroits de villégiature des milieux alpins. Charme et discrétion semblent caractériser cette municipalité, car à mon sens, moi qui emprunte souvent la 281, le potentiel touristique de Saint-Philémon demeure encore relativement vierge en dépit du développement appréciable qu'il s'y est fait depuis quelques années.

Certains vous diront que c'est mieux ainsi et qu'il est bon de retrouver de nos jours ces havres de sérénité où le présent se conjugue harmonieusement avec le passé. Et c'est cette pensée qui inspire sans doute le tourisme du dimanche qui a l'occasion de visiter l'église de l'endroit.

À l'heure où le riche patrimoine religieux de Bellechasse, et plus particulièrement celui de ses églises, est confronté à un avenir incertain, l'harmonie qui se dégage de l'église de Saint-Philémon nous rappelle que le défi qui nous attend, au cours des prochaines années, doit être affronté et surmonté, car ce serait une perte inestimable de tourner le dos à ceux qui nous ont précédés et qui souhaitaient un avenir plus convivial et plus humain pour leurs enfants et leur descendance.

Nos églises de campagne, si nous voulons leur trouver un second souffle et si nous voulons nous motiver à prendre les mesures nécessaires, doivent rappeler aux générations futures la détermination de nos ancêtres, leur sens de la vie communautaire et du dépassement purement matériel.



## Saint-Philémon

### Des débuts typiquement sud-bellechassois

Vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les paroisses du littoral de Bellechasse, comme celles de l'ensemble de la Côte-du-Sud, n'arrivent plus à nourrir leur progéniture. En 1849, l'avocat Joseph-Noël Bossé rend compte de ses observations devant un comité du Parlement :

Il n'y a pas une personne [...] qui n'ait été frappé en descendant de Québec jusqu'à Rivière-du-Loup, de la subdivision des terres. Toutes les paroisses de cette partie du pays sont défrichées depuis au-delà de 80 ans [...]. Quelque mille jeunes gens ont cherché un débouché dans les pêcheries du golfe, où ils sont employés pendant l'été, et le reste s'est établi dans les premières concessions, en subdivisant les vieilles terres ; de là cette multitude d'emplacements qui bordent les deux ou trois premières concessions du fleuve et ce morcellement de tous les anciens biens ; de là aussi la diminution des richesses des habitants de cette côte qui avaient généralement quatre ou six arpents de front, pendant que les propriétaires actuels n'ont généralement qu'un arpent de front et quelques fois moins. Tant que les bonnes récoltes ont duré, ces petites terres ont pu suffire aux besoins de leurs propriétaires, mais depuis environ dix ans le blé a manqué ; pas une de ces paroisses n'a récolté pour nourrir la moitié de sa population qui s'augmente chaque année.

En l'absence d'autres débouchés, les jeunes quittent la région pour s'engager en ville ou encore vont ouvrir de nouvelles terres dans le Bas-Saint-Laurent, voire le Saguenay ou le Lac-Saint-Jean. Les États de la Nouvelle-Angleterre\* et du Middle West commencent également à attirer des familles entières.

Le gouvernement de l'époque réagit en prenant différentes mesures pour contrer cette hémorragie. Les terres de la Couronne sont découpées en cantons et de nouvelles routes, perpendiculaires au fleuve et se dirigeant vers la frontière américaine sont ouvertes. Une autre route, parallèle au fleuve, sera connue sous le nom de chemin Taché\*. Le surnom « Grand Tronc des chemins de colonisation » qu'on lui donne un temps traduit les espoirs qu'on attend de cette voie carrossable. Projet ambitieux, il devait relier Buckland à la vallée de la Matapédia, en suivant à peu près la ligne de partage des eaux entre le bassin hydrographique du Saint-Laurent et celui de la rivière Saint-Jean. Son plus ardent promoteur était Étienne Paschal Taché et la suite des événements lui donna sans doute quelques déceptions puisqu'il n'a jamais été vraiment carrossable dans le comté de Kamouraska.

Néanmoins, le projet suscite à l'époque les plus grands espoirs. En 1860, l'agent du gouvernement Stanislas Drapeau témoigne :

[...] le chemin Taché doit traverser un vaste territoire d'un sol très fertile arrosé de plusieurs cours d'eau et boisé d'une forêt magnifique. Ce territoire est destiné à devenir un centre d'opérations agricoles et commerciales sur toute la longueur du dit chemin. Il est également vrai que les habitants de ces cantons[...] trouveront avec l'écoulement de leurs produits avec avantage, par le trafic qui s'établira nécessairement avec les nombreux établissements à bois de la rivière St.Jean, éloignés, d'environ une journée du chemin Taché.

---

\* Le registre des personnes originaires de Bellechasse et mariées en Nouvelle-Angleterre, publié par Rosaire St-Pierre et Napoléon Goulet en 1983, s'ouvre en 1845.

\* Actuelle route 216.



L'historien Gaston Deschênes résume ainsi avec un peu d'humour le succès partiel du projet Taché : « Dans son étude sur la colonisation en 1901, Eugène Rouillard parle du chemin Taché comme "l'une des plus belles routes de colonisation de la province, longue de 209 milles entre Bellechasse et la Matapédia". Peut-être jouait-il un peu fort son rôle de publiciste gouvernemental.»

Toutefois, Eugène Rouillard est sans doute plus objectif lorsqu'il écrit, toujours en 1901, soit une quinzaine d'années après l'introduction du premier curé de Saint-Philémon :

[...] Depuis cette date, c'est-à-dire depuis plus de cinquante ans, le mouvement colonisateur dans les montagnes de Bellechasse n'a point subi d'arrêt. Chaque année, les anciennes paroisses du comté comme Saint-Gervais, Saint-Raphaël, Saint-Lazare, ont versé un contingent notable de colons dans les centres en voie de formation. On peut même dire avec assez de certitude que ce sont les fils des cultivateurs des vieilles paroisses que nous venons de nommer qui ont été en quelque sorte les pionniers de ces beaux et florissants villages qui s'appellent aujourd'hui Saint-Damien, Saint-Philémon, Saint-Magloire.



Luc Letellier de Saint-Just

### Les premiers arrivants

C'est dans ce contexte général qu'il faut situer les origines de la paroisse de Saint-Philémon. La tradition attribue au curé de Saint-Vallier\* les premières initiatives en vue de coloniser ces terres vierges. Le prélat envoie, vers 1855, des jeunes gens afin d'y explorer les lieux. Il semble qu'ils en revinrent satisfaits et l'ecclésiastique délégua Félix Fournier et des arpenteurs pour cadastrer le nouveau territoire de culture. La famille de Michel Letellier vient s'établir au début des années 1860, sur un lot qui de nos jours fait partie du village. De ce pionnier, qui était le cousin Luc Letellier de St-Just, lieutenant-gouverneur du Québec, nous est parvenu, rédigé dans le style tarabiscoté de l'époque, l'acte notarié suivant :

\* Il est difficile d'établir avec certitude le nom du prélat dont il est question puisqu'il n'y a jamais eu de curé Bonenfant dans cette paroisse, comme le mentionne la petite monographie paroissiale publiée à l'occasion du centenaire de Saint-Philémon et qui reprenait ici pour l'essentiel un extrait de l'imposante monographie des paroisses de la Beauce, Lévis, Bellechasse et Dorchester publiée par le Cercle de fermières en 1950. Par ailleurs, dès 1838, un colon originaire de Saint-Vallier, Charles Turgeon, poussé par une nécessité vitale de nouvelles terres nourricières, jette les premiers coups de hache du défricheur dans la forêt de ce qui deviendra, un quart de siècle plus tard, la paroisse voisine d'Armagh. Un récit qui tient de l'épopée. « M. Charles Turgeon, le père, en quittant Saint-Vallier pour venir à Armagh, n'avait apporté comme nourriture qu'un petit sac de farine qu'il portait sur le dos. Il aurait vécu 21 jours avec ce peu de farine et 26 livres de sucre d'érable fabriqué dès son arrivée à Armagh. Pour recueillir l'eau d'érable, il avait fait des auges creusées dans des pièces de bois.» De telles abnégations dépassent l'entendement du contemporain d'autant plus que le dénuement de ces défricheurs de la seconde vague de colonisation est de loin supérieur à celui de leurs ancêtres, deux siècles plus tôt, qui n'étaient pas perdus en pleine forêt. Ils bénéficiaient du Saint-Laurent pour les relier à une certaine civilisation et pouvaient compter sur une relative assistance des autorités civiles et ecclésiastiques pour démarrer.

[...] les notaires publics pour la province du Canada soussignés. Fut présent Villebon Gagné, cultivateur demeurant dans le township Mailloux, Comté de Bellechasse, lequel a par ces présentes vendu, cédé, quitté et transporté avec garantie de tous troubles quelconques à Michel Letellier, cultivateur demeurant dans le susdit township à ce présent et acceptant une pouliche sous poil brun avec deux petits cochons, quatre cents bottes de foin plus ou moins que le dit acquéreur déclare avoir en sa possession et dont il se dit parfaitement satisfait, pour par lui en jouir et disposer comme de choses à lui appartenant en propriété. Cette vente est faite pour et moyennant la somme de quatre-vingt-huit piastres courant, que le dit vendeur devait au dit acquéreur pour avoir pensionné, lui et son épouse, chez le dit acquéreur durant l'espace de onze mois au moins, à raison de huit piastres par mois. En conséquence de la présente vente, le dit acquéreur quitte et décharge de toute chose généralement quelconque le dit vendeur et son épouse relativement à la susdite pension. Fait et tapé en la paroisse de St-Raphaël, en l'Étude de Maître L'Écuyer, sous le numéro huit cent quatre-vingt-un, le cinquième jour de novembre mille huit cent soixante-deux. Et les dites parties ont déclaré ne savoir signe : lecture faite et signée par J. Talbot et F.P. E. L'Écuyer. Vraie copie de la minute demeurée en mon acte.

Parmi les pionniers de cette époque (1855-1869), mentionnons une famille Valère (ou Vallière) ainsi que Charles et Praxède Plante, de Saint-Vallier\*, Villebon Gagné (dont nous venons de faire connaissance dans l'acte notarié précédent). La monographie paroissiale retient également une famille Fournier de Saint-Charles et la famille Célestin Fleury qui s'installa sur un lot de la grande ligne. Quelques familles étaient originaires de l'île d'Orléans : les Campagna, les Paquet et les Picard. Comme dans la plupart des paroisses de la seconde vague de colonisation du sud de Bellechasse, il est parfois difficile d'établir avec certitude les motifs premiers qui amenèrent bon nombre de ces gens à fréquenter la région, car la ressource forestière constitue un attrait économique important. Yves Hébert résume ainsi : « La rivière du Pin, qui serpente au pied de la montagne Pouliot, la rivière du Nord-Ouest et le ruisseau Gabriel permettent au marchand de bois William Price d'ouvrir des moulins à scie\*. Les Price seront d'ailleurs présents sur le territoire jusque dans les années 1930. »

### Concluons...

Fermons les yeux et rêvons quelques instants, car tout commence par un rêve. Rêvons qu'un historien entreprenne des recherches approfondies sur cette période fascinante de l'histoire de Saint-Philémon. Ce chercheur y découvrira des trésors archivistiques qui deviendront une précieuse source de renseignements pour les gens de Saint-Philémon et pour les amateurs d'histoire régionale. C'est le vœu que nous formulons alors que Saint-Philémon fêtera, sans doute avec beaucoup de fierté, son 125<sup>e</sup> anniversaire dans quelques années.

---

\* Il faut avoir à l'esprit qu'une partie du territoire de Saint-Vallier est amputée au cours de ces années pour former l'actuelle paroisse de Saint-Raphaël, ce qui rapproche un peu [physiquement] ces nouveaux arrivants de leur famille. Le même phénomène joue également pour certains des pionniers d'Armagh.

\* L'importance des moulins à scie dans le développement de Saint-Philémon ressort dans toutes les paroisses de colonisation de Bellechasse. Le lecteur désireux d'en apprendre davantage sur cette période épique de notre histoire régionale se référera à Nos moulins, témoins de notre histoire, parution spéciale très documentée d'*Au fil des ans* publiée à l'automne 2000, sous la direction de Jean-François Caron. Nous apprenons notamment que la scierie de Gaudias Nicol débita le bois qui servit à la construction de l'église paroissiale.

## Alexis Mailloux

**A**lexis Mailloux naît à l'île aux Coudres le 9 janvier 1801. Il est le fils d'Amable Mailloux et de Thècle Lajoie. Sur son île natale même, il est remarqué par le directeur du Séminaire de Québec, l'abbé Jérôme Demers. Quelques années plus tard, le 28 mai 1825, après de brillantes études, il est ordonné prêtre par Mgr Joseph-Octave Plessis.

Preuve de la confiance qu'il lui porte, Mgr Plessis le fait aussitôt chapelain de la jeune paroisse de Saint-Roch de Québec. Il conserve son ministère jusqu'en 1833, après avoir supplié son supérieur ecclésiastique de le laisser exercer son ministère dans une paroisse de la campagne. Il reçoit la responsabilité de Rivière-du-Loup, et à peine un an plus tard, il est nommé à la direction du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. À la mort du curé Painchaud, le 8 février 1838, il accepte la cure de l'endroit tout en restant attaché au Collège. D'après son biographe, il consacre à la jeune maison d'enseignement tous ses revenus ecclésiastiques. Pour le remercier de ses précieux services, Mgr Signay le nomme vicaire-général au mois de juin 1847.



Comme plusieurs membres de l'élite du temps, l'abbé Alexis Mailloux déplore l'alcoolisme endémique qui fait des ravages auprès de ses compatriotes. Pour combattre ce désordre social, l'homme de Dieu se fait l'apôtre de la tempérance, notamment à L'Islet et plus près de nous à Saint-Anselme et à Saint-Henri. Après des semaines et des mois d'un labeur épuisant, il se repose chez un ami de longue date, le révérend Pierre Villeneuve, curé de Saint-Charles.

Peut-être perçoit-il dans la misère économique de l'époque (on dirait de nos jours l'absence de débouchés pour nos jeunes) une des causes du besoin de la classe ouvrière et agricole d'oublier son manque d'avenir en se réfugiant dans les chimères de l'éthylisme, toujours est-il qu'avec son zèle et son énergie caractéristiques, il encourage l'œuvre de la colonisation et on le voit, un jour, aller travailler pendant plusieurs semaines à l'avancement du township qui portera un jour son nom. On racontait que pendant cette expérience exigeante, il passait encore une partie de ses nuits en oraisons, voulant, disait-il, prier à la place de ses chers compagnons qu'il voyait accablés de travail. Nous dirions de nos jours qu'Alexis Mailloux est de toutes les causes et après le décès de son ami, l'abbé Pierre Villeneuve, il s'offre pour la mission des Illinois pour arrêter le schisme naissant engendré par le légendaire Chiniquy.

En 1862, il est de retour au pays. Il dépasse déjà le cap de la soixantaine, ce qui à l'époque est un âge assez avancé. Nous le retrouvons toutefois en Gaspésie dans la paroisse de Bonaventure. Mais il semble que sa santé commence à se détériorer. Du mois de mars 1866 au mois de juin 1870, il accepte l'hospitalité du révérend Martineau, curé de Saint-Charles.

L'abbé Mailloux vit par la suite à Saint-Henri auprès de deux autres amis, le curé Grenier et l'abbé J.-B. Côté. Le 31 juillet 1877\*, sentant sa fin approcher, l'abbé Mailloux retourne dans son île natale, où il avait exprimé, deux ans plus tôt, à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire de ses noces sacerdotales, le souhait de reposer auprès de ses ancêtres. Il y décède quelques jours plus tard, le 4 août 1977.

---

\* Les éphémérides de Saint-Henri nous apprennent que l'abbé Mailloux fut reconduit à l'île aux Coudres par Charles Couët, qui était à l'époque marguillier de la célèbre famille dont nous avons fait la connaissance dans notre parution précédente.



## Construction de l'église de Saint-Philémon

**L**e 18 septembre 1899, une requête adressée à l'archevêché de Québec demande la construction d'une nouvelle église et d'une nouvelle sacristie pour répondre à l'accroissement de la population\*. Le Grand Vicaire Général Marois donne son approbation deux mois plus tard sur les conditions, l'emplacement et les dimensions du nouveau temple.

Le curé Charles-Clément Lévesque est responsable de la bonne conduite des travaux. On engage le contracteur en chef, Joseph Lévesque, ainsi que son frère David. Nous ignorons si le curé Lévesque était parent avec les contractants, mais c'est une hypothèse plausible\*. C'est toutefois David Ouellet qui est engagé comme architecte. David Ouellet était le frère d'Hermine Ouellet, mère des frères Lévesque. La famille était originaire de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Comme pour les Métivier de Buckland, il s'agissait en somme d'une entreprise familiale. Ouellet avait à son actif quelques presbytères, dont celui de Saint-Magloire et plusieurs églises au Québec et dans les Maritimes.



Joseph Lévesque et son épouse

Plus tard, on dira que l'église de Saint-Philémon ressemble de beaucoup à celle de Saint-Pierre-de-Chéticamp, en Nouvelle-Écosse. Elle est toutefois construite en pierres des champs, et son clocher est plus court de 20 pieds pour affronter la violence des vents en provenance de la mer.

Le budget de la future église, établi à 12392 \$\* se répartissait ainsi :

extérieur de l'église et de la sacristie, suivant les plans et devis : 7945 \$  
 intérieur de l'église, sans mobilier, suivant les plans et devis : 2185 \$  
 mobilier de l'église : 1800 \$  
 intérieur de la sacristie : 462 \$

Il est stipulé que la façade de la future église sera située à 270 pieds de la Grande Ligne et à 70 pieds de son presbytère. Et, toujours selon les plans et devis, elle devait avoir les dimensions de 120 pieds de longueur, par 60 de largeur au dehors, et 45 pieds au-dessus des lambourdes. La future sacristie aura une superficie de 60 pieds par 28.

Le destin de la première chapelle tomba dans l'oubli et dans l'indifférence populaires. Une étude attentive des archives, sans doute confirmée par le témoignage des anciens, allait

\* Les statistiques religieuses nous apprennent qu'au tournant du siècle, le nombre des naissances oscille autour de 50, duquel il faut déduire en 1900 et 1901 respectivement 16 et 15 sépultures, dont bon nombre sont inévitablement attribuables à la mortalité infantile.

\* Pierre Lévesque, semble-t-il de la même famille, allait être l'architecte de l'église d'Armagh une trentaine d'années plus tard.

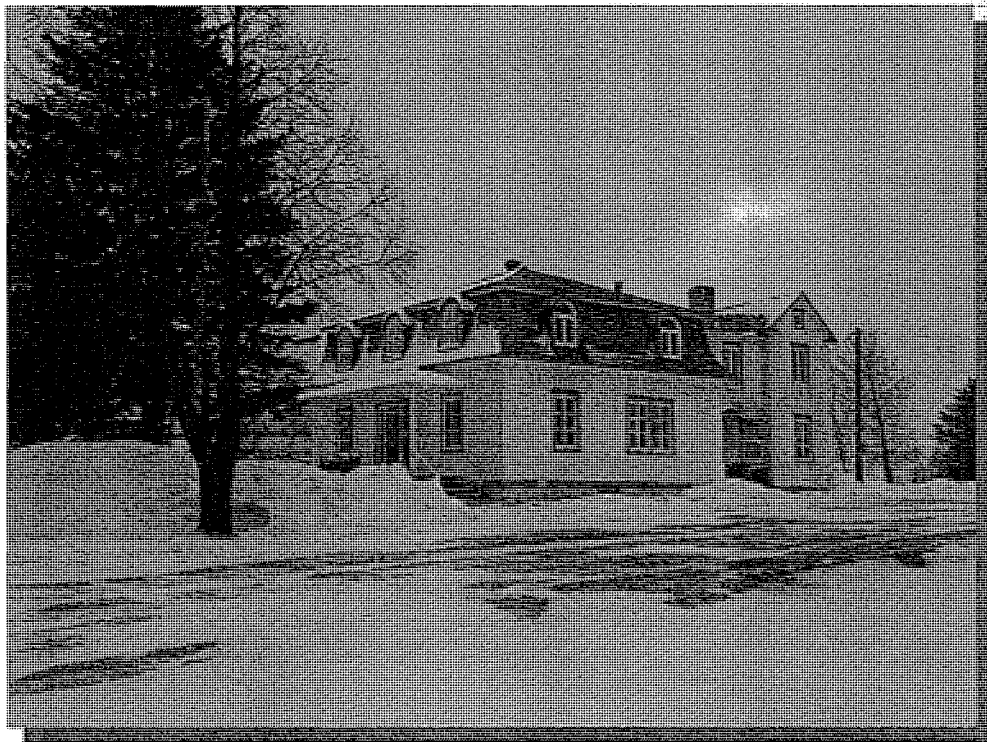
\* Notre source mentionne plutôt un montant de 12892 \$. Présument une erreur de transcription pour concorder avec les estimations détaillées du budget, nous avons arbitrairement retranché un montant de 500 \$.

permettre de résoudre l'apparent mystère. On découvre que le petit temple avait été reculé puis tourné, la façade vers le sud, pour servir de sacristie (le lecteur attentif notera au passage que cette interprétation est conforme aux prévisions budgétaires ci-haut qui ne prévoyaient aucune dépenses pour l'extérieur de la sacristie).

D'ailleurs, le 5 juillet 1900, on permit à David Ouellet\* de « raccourcir la dite sacristie de neuf pieds environ », de manière à ce qu'elle soit proportionnelle à l'église. Le bois de la partie de la sacristie allait servir à la construction du petit chœur. Quant au bois de la petite sacristie de la première chapelle, il fut vendu à des particuliers. Nous pourrions conclure ici que nos ancêtres pratiquaient la récupération bien avant que les écologistes ne popularisent le mot!

### La longue gestation d'un presbytère

Pour différents motifs, la construction du presbytère de Saint-Philémon allait donner lieu à de multiples retards qui firent en sorte que les travaux allaient s'échelonner sur plusieurs années. Le 27 juin 1887, un premier contrat du (deuxième) presbytère est attribué à l'entrepreneur Thomas Fleury. Celui-ci ne peut s'acquitter de son engagement pour des raisons de santé et, le 11 mars 1888, Joseph Noël est désigné pour remplacer Fleury. Pour des raisons que nous ignorons, les travaux traînent en longueur et, le 18 novembre 1891, un troisième contrat engage Octave Nadeau pour terminer les travaux, qui sont finalement parachevés au mois d'avril suivant !



---

\* Yves Hébert écrit : «David Ouellet s'affirme comme l'un des plus importants architectes de son époque. En 1890, il participe à la fondation de l'Association des architectes de la province de Québec. À Québec, il ouvre son cabinet côte d'Abraham, et met sur pied un atelier de sculpture, rue Saint-Eustache. Il est apprécié pour son savoir, qu'il améliore par la lecture d'ouvrages d'architecture, et pour son savoir-faire caractérisé par une bonne organisation du travail. »



*A l'heure où le riche patrimoine culturel de Belgique se voit plus particulièrement celui de ses églises, est confronté à son avenir, il faut l'harmonie qui se dégage de l'église de la rue Plémons nous rappelle que le défi qui nous attend, au cours des prochaines années, doit être affronté et surmonté, car ce serait une perte inestimable de tourner le dos à ceux qui nous ont précédés et qui souhaitent le voir avenir plus convivialement et plus humain pour leurs enfants et leur descendance.*



## Albert Mercier, artiste-sculpteur

Cet article de Charles-Eugène Marquis est paru dans *Mon clocher*, novembre 1961. *Mon clocher* était une revue paroissiale qui rejoignait environ 450 familles.

Entre 1925 et 1932, descendait du petit train de Sainte-Anne un homme qui gagnait son atelier de sculpture, à l'étage de la chaufferie. Durant le jour, il n'en sortait tout juste le temps de quérir les plans chez M. Bocage et porter ses maquettes aux tailleurs de pierre.

Les juvénistes qui le croisaient dans la cour n'auraient jamais compris son travail et soupçonné le talent de cet artiste si les Pères ne les avaient amenés sur les lieux où M. Mercier réalisait ses œuvres.

M. Maxime Roisin envoyait de Paris les dessins à graver dans le granit. Albert Mercier était l'un des rares employés qui comprenaient ces plans. Il avait à réaliser en bois les maquettes correspondantes à ces modèles. Les tailleurs de pierre n'avaient plus qu'à reproduire à l'échelle dans le granit. Tout ce que la Basilique\* offre à l'extérieur de décorations sortit d'abord en bois de ses ciseaux. En apparence, il ne subsiste plus rien de ces moules, mais en réalité, le corps entier de la Basilique incarne les créations de M. Mercier. À ce compte, la mémoire d'un tel artisan mérite de survivre même si, de son vivant, M. Mercier répugnait à ce qu'on publie son mérite. Maintenant, il appartient à l'histoire de le reconnaître et d'en informer les générations trop portées à l'oubli.



### Originaire de Saint-Vallier

Albert Mercier naquit le 17 septembre 1883, de l'union de Joseph Mercier et d'Amédine Dugal, à Saint-Vallier de Bellechasse. Son père descendait de Julien Mercier, un des pionniers de Sainte-Anne qui défricha les terres de M. Adrien Néron et Raoul Tremblay. Par le récit de l'abbé Morel, on sait que cet ancêtre obtint de sainte Anne une guérison miraculeuse. À défaut de sa chapelle à Tourouvre, il recourut à notre thaumaturge dans son église du Petit Cap. Il convenait qu'en retour de cette faveur insigne, un descendant de ce miraculé mit ses talents au service de notre sainte.

À Saint-Vallier, le père cultivait une terre obtenue par l'aïeul d'une tante demeurant à l'île. Cette terre était bornée, à l'est et au sud, par la rivière Boyer et, au nord, par l'anse de Berthier. En effet, les Mères (sœurs de l'Hôpital Général) avaient construit une résidence pour recevoir les Indiens et leur enseigner le catéchisme. C'est à l'embouchure de la même rivière et sur les bords de cette terre que les Indiens venant d'en bas avaient pris l'habitude de s'installer un certain temps chaque été. Ils y séjournèrent, cultivant du blé d'Inde, faisant des paniers que les hommes allaient vendre avec leurs autres produits d'échange aux marchands de Québec. Le père cultivait donc cette terre. Son métier de menuisier

\* N.D. L.R. : La première basilique de Sainte-Anne passe au feu le 29 mars 1922. Une malheureuse coïncidence veut que la première église de Saint-Léon-de-Standon soit également la proie des flammes le même jour.



l'aidait à subvenir aux besoins de sa famille qui comptait douze enfants. Maladif et de constitution plutôt fragile, il ne pourra léguer à ses enfants que des santés plutôt délicates.

À la maison, on appréciait l'instruction à sa valeur. On tint à pourvoir les jeunes de ce bien. Trois entrèrent à notre juvénat de Sainte-Anne. Deux, Rodolphe et Charles-Henri, persévérèrent dans leur vocation. Le troisième continua ses études au Séminaire de Québec et à l'Université Laval en génie forestier. Albert n'avait pas la santé suffisante pour entreprendre de longues études. Ses rhumatismes ne lui permirent guère de dépasser l'école primaire. Encore, eut-il la chance d'avoir une institutrice privée que les familles Mercier et Labrecque engageaient pour l'instruction de leurs enfants. Cette dernière famille (Labrecque) avait sa maison sur une pointe qu'elle avait achetée et vivait bien de l'exploitation d'une des premières pêches installées dans la région. C'est au sein de cette famille voisine et amie qu'Albert ira chercher son épouse en 1919.

### **Choix d'une carrière**

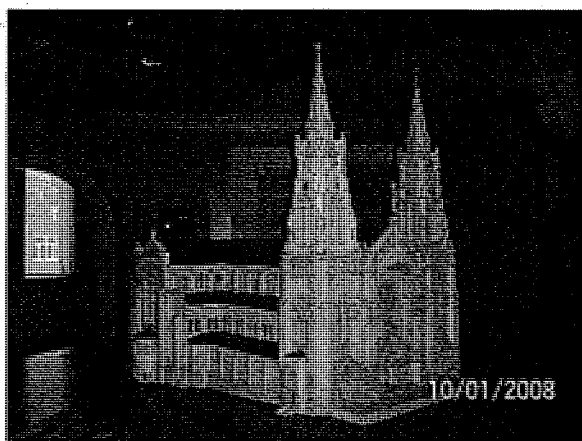
Jusque vers l'âge de 20 ans, Albert consacre son temps aux travaux de la ferme. La culture ne l'enthousiasme pas ; en dehors du devoir, rien ne l'y pousse. Son talent l'oriente vers d'autres buts et, par-dessus tout, ses forces et le rhumatisme auquel il est toujours sujet ne lui permettent guère de continuer ce genre de travail.

Il excellait dans le dessin et le travail du bois répondait mieux à ses goûts. Avant même d'apprendre le métier, il pratiquait le dessin et la sculpture. À 12 ans, il s'amusa déjà à reproduire les photos qu'il voyait dans les journaux et, à cette époque, il sculpte un buste de Laurier qui émerveilla tout le monde. Les siens l'orientèrent de préférence vers la sculpture que vers la construction. Le travail au chaud, dans un atelier, lui convenait mieux que celui de menuisier. Ce n'est pas que ces activités l'épuisaient.

Par surcroît, il débordait d'initiative. Sur un ruisseau qui traversait la ferme et se jetait dans la rivière, il sut construire un barrage et poser une roue hydraulique comme celles qui dans les moulins actionnaient scies et moulanges. Cette ingéniosité le servira plus qu'à souhait dans son métier et M. Lambert viendra souvent le consulter ou l'enverra régler certains problèmes urgents dont la solution lui apparaissait difficile. Il triomphait lorsqu'il redonnait de la valeur et de la beauté à des matériaux que tout le monde croyait inutilisables. Il saura toute sa vie fabriquer lui-même ses outils et ceux que l'œuvre en cours exigeait : gouges et ciseaux de toutes formes, tour, banc de scie, planeur, etc.

Même la peinture le séduisait. Il suivit des cours. Un mal «d'yeux» le contraignit à abandonner cette voie. Il gardera de cet essai prometteur un fusain et quelques toiles. Sa Madeleine révèle du talent.

Albert Mercier trouva sur place un sculpteur qui consentit à l'initier à son art. Arthur Lamarre, sous-entrepreneur de la firme



**Maquette de la basilique Sainte-Anne**

Gosselin de Lévis tenait un atelier au village de Saint-Vallier. De 1894 à 1900, il y fit son apprentissage et ses premières œuvres. Pendant 25 ans, il travailla chez plusieurs sculpteurs Claude Côté, Joseph St-Hilaire, Joseph Villeneuve, Gauvin, Angers. Il fit même un court séjour à Montréal où il rencontra le sculpteur Hébert, mais l'ennui le fit revenir à Québec.

Depuis un temps assez long, il comptait parmi les amis de F.-X. Lambert. Dans les rencontres, on discute de la basilique en construction. En vue de réduire les dépenses, l'entrepreneur proposait d'ouvrir sur les chantiers une usine où les tailleurs à gage préparaient le

granit. À défaut de cet homme qui sculpterait dans le bois le modèle que les tailleurs reproduiraient dans la pierre, rien à faire. Albert Mercier présentait les qualifications requises. Il consentit à passer au service de sainte Anne, plus par dévotion que par goût naturel. La tâche l'obligeait au lever matinal, à 4 h30, à 20 minutes de marche jusqu'à la gare de Limoilou, puis à 10 heures d'ouvrage.



Hors de chez-nous (Sainte-Anne-de-Beaupré), on peut noter en l'église de Saint-Vallier, voûte, cadres du chemin de la croix. En l'église de Saint-Georges (Beauce), l'ornementation. En l'église de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, réparations après le tremblement de terre. En l'église de Beaumont : chaire, banc d'œuvre, chandelier, etc. En l'église de Rivière-Ouelle, réplique du fauteuil que M. Pelletier, plus tard lieutenant-gouverneur, occupa comme président du conseil législatif, chez Nérée Tremblay, un cadre pour portrait de famille.

On retrouve encore à Saint-Ferdinand-d'Halifax, aux Éboulements, au Parlement de Québec, à l'Académie commerciale et dans plusieurs chapelles de couvents et de communautés religieuses de la région de Québec, quelques-unes de ses œuvres. C'est à Albert Mercier que l'archevêché de Québec confia le monument funéraire que le cardinal Villeneuve fit faire pour ses parents.

M. Mercier avait une famille qu'il aimait. Aussi voulait-il donner à ses enfants l'instruction que ceux-ci désiraient. Il disait à l'un d'eux : « L'instruction, c'est le seul héritage que je m'engage à vous donner : prenez-le sans vous gêner. » Sans instruction, lui-même, il avait réussi à se renseigner et à se qualifier dans bien des domaines. Il aimait les conversations sérieuses touchant aux problèmes de construction et aux questions d'administration municipale. Aussi, sans renoncer tout à fait à son art, mais voyant que celui-ci devenait de moins en moins lucratif, il obtint, vers 1936, un emploi au gouvernement provincial. Son salaire, que son épouse savait administrer lui permit d'assurer à ses enfants l'instruction qu'il souhaitait. On peut constater que le résultat dépasse la bonne moyenne. Jeanne fit son cours classique et apprit la peinture, le fusain, la pyrogravure. Bernard alla chez les Rédemptoristes, Alphonse, ingénieur professionnel en électricité travaillant à Chicago ; André, frère du Sacré-Cœur, et Monique, religieuse chez les sœurs de Saint-François-d'Assise.

En 1956, il cessa graduellement toute occupation. Avec un cœur gravement malade, il sut, grâce surtout à son tempérament calme, prolonger ses forces encore quelques années. À l'automne 1961, le cœur commença à donner des signes manifestes d'épuisement. Malgré les soins assidus que son épouse lui prodigua, il ne cessa de décliner. À la fin d'octobre, il expirait.

Pour réussir dans l'art religieux, il faut un cœur qui bat à l'unisson de ce qu'on produit et le beau que l'artiste crée de la sorte il le façonne à sa ressemblance.

**Merci à Charles-Henri Bélanger et au révérend Bernard Mercier, fils d'Albert, pour leur indispensable collaboration, qui a rendu possible la reproduction et la mise à jour photographique de cet article.**



## L'ancêtre Mercier

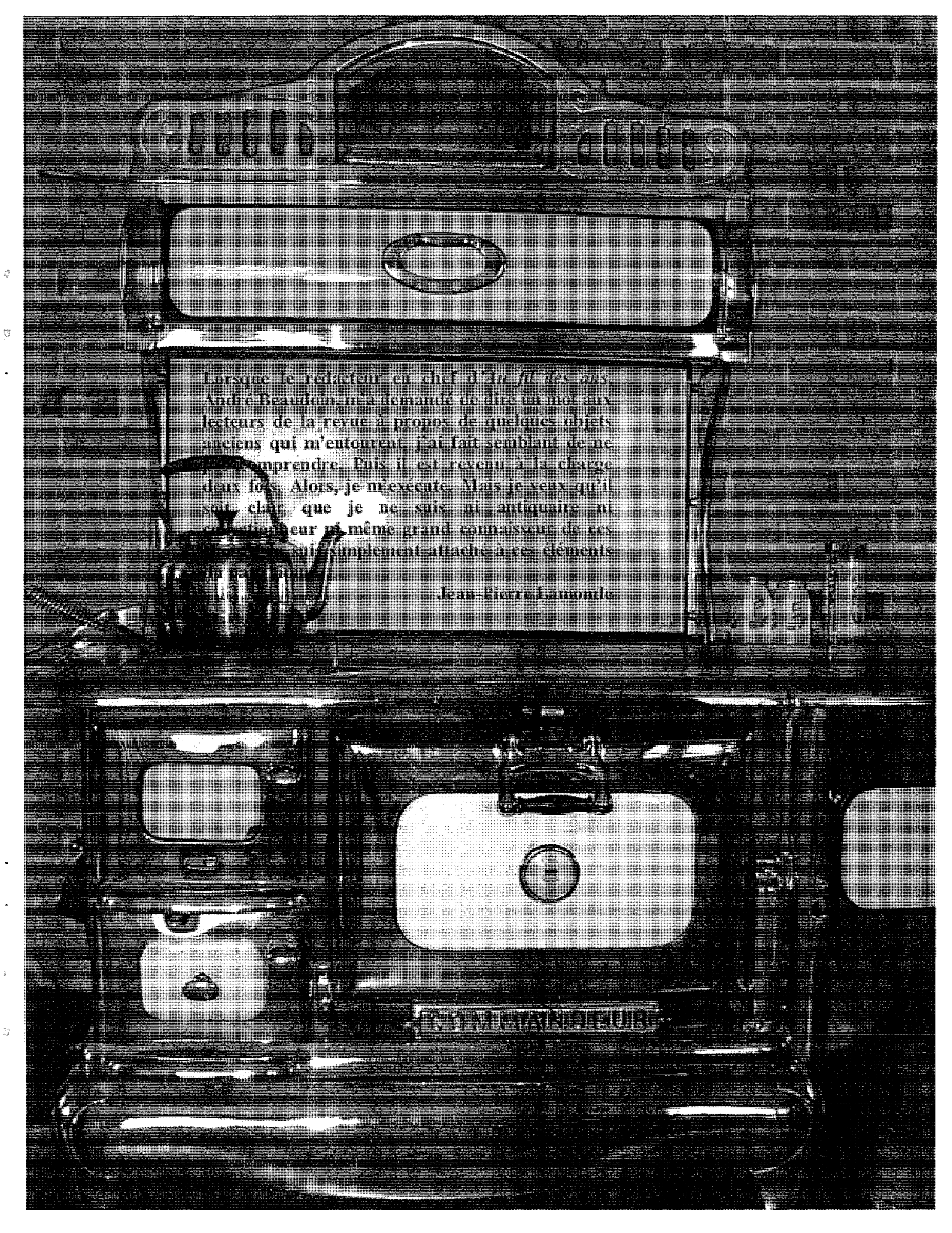
Julien Mercier est baptisé le 27 février 1621 dans l'église Saint-Aubin de Tourouvre, bourg du Perche qui a été au 17<sup>e</sup> siècle le principal foyer de l'émigration percheronne au Canada. Pour le géographe français Elisée Reclus (1830-1905), il est même «le lieu d'Europe qui a contribué, pour la plus grande part au peuplement de Nouveau Monde».

Le 25 février 1647, Julien manoeuvre «*dem [eurant] au lieu de La Grandiniere par [oisse] de Tourouvre* » passe devant maître Choiseau, notaire à Tourouvre, le contrat d'engagement qui le lie à Noël Juchereau du Chastellier comme manoeuvre pour une durée de trois ans moyennant 75 livres par an plus une paire de souliers dont 24 livres d'avance. Noël Juchereau est tenu de nourrir Julien Mercier le temps de la traversée. C'est à bord du vaisseau La Marguerite, parti du port de la Rochelle, que Julien Mercier rejoindra les rives du Canada en

**Honoré Mercier (1840-1894), un arrière-petit-fils de Julien deviendra Premier ministre de la province de Québec (1887-1891). Un vitrail de l'église Saint-Aubin évoque la visite de ce célèbre descendant en mai 1891 sur la terre de ses ancêtres.**

1647. L'ancêtre Mercier se marie à Québec le 18 janvier 1654 avec Marie Poulin originaire des Trois-Rivières. Le couple aura dix enfants. Il meurt le 18 octobre 1676 à Beaupré et y est inhumé le lendemain. Sa veuve se remariera avec Charles Mommaignier Jouvent et mourra à Sainte-Anne-de-Beaupré le 17 juillet 1716 à l'âge vénérable, pour l'époque, de 75 ans. Outre Honoré Mercier, on compte parmi ses descendants une certaine Céline Dion.

- 1- Julien Mercier, fils de François, épouse à Notre-Dame-de-Québec, le 18 janvier 1654, Marie Poulin, fille de Claude Poulin et Jeanne Mercier (N.D. Québec, 8 août 1639).
- 2- Pascal Mercier, fils de Julien, épouse à Château-Richer, le 11 novembre 1681, M-Anne Cloutier, fille de Jean Cloutier et Marie Martin.
- 3- Pascal Mercier, fils de Pascal, épouse à Saint-Joachim, le 16 novembre 1705, M-Madeleine Boucher, fille de Jean-Boucher et Marie-Madeleine Paré.
- 4- Joseph Mercier, fils de Pascal, épouse à Saint-Vallier le 31 janvier 1729 Élizabeth Carrier-Lebrun, fille de Noël Carrier et Anne Brochu.
- 5 -Jean-Baptiste Mercier, fils de Joseph, épouse à Berthier, le 7 novembre 1757, Élizabeth Blais, fille de Augustin Blais et Madeleine Fortier.
- 6- Joseph Mercier, fils de Jean-Baptiste, épouse à Saint-Jean, île d'Orléans, le 23 octobre 1786, Marguerite Genest, fille de Laurent Genest et Marie-Louise Riopel.
- 7- Jean Mercier, fils de Joseph, épouse à Saint-Vallier, le 1<sup>er</sup> août 1843, Marguerite Corriveau, fille de Pierre Corriveau et de Marie Bolduc.
- 8- Jos-Alfred Mercier, fils de Jean, épouse à Saint-Michel, le 20 janvier 1874, Armandine Dugal, fille de Narcisse Dugal et Caroline Dion.
- 9- Albert Mercier, fils de Jos-Alfred, épouse à Saint-Vallier, le 20 octobre 1919, Thérèse Labrecque, fille de Désiré Labrecque et de Zella Labrecque



Lorsque le rédacteur en chef d'*An fil des ans*,  
André Beaudoin, m'a demandé de dire un mot aux  
lecteurs de la revue à propos de quelques objets  
anciens qui m'entourent, j'ai fait semblant de ne  
rien comprendre. Puis il est revenu à la charge  
deux fois. Alors, je m'exécute. Mais je veux qu'il  
soit clair que je ne suis ni antiquaire ni  
collectionneur ni même grand connaisseur de ces  
objets. Je suis simplement attaché à ces éléments  
de mon patrimoine.

Jean-Pierre Lamonde

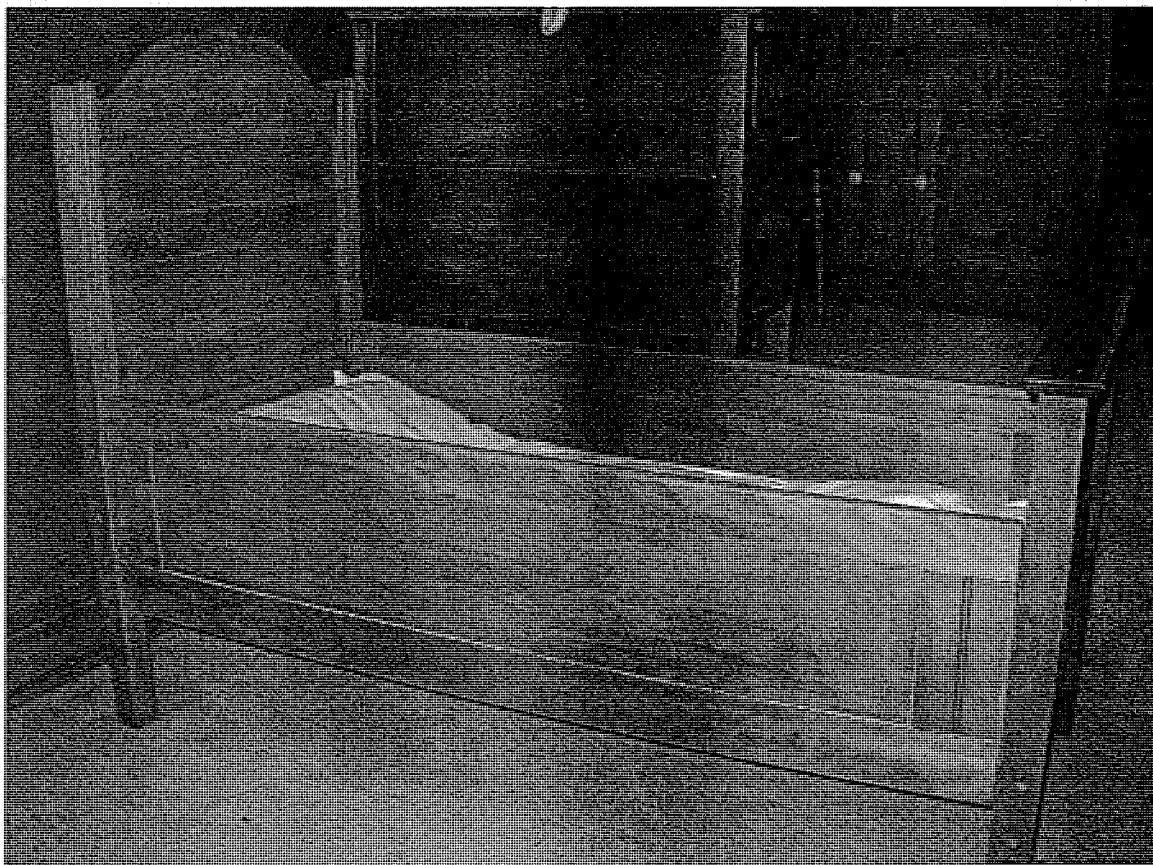
TOURNAI MANUFACTURE



## Ces objets qui nous entourent

Gisèle et moi vivons dans une maison ancienne, à la campagne, dans un rang. C'est une maison de plus de 150 ans qui a été habitée par quatre ou cinq générations de Leblanc, mes voisins dans l'Hétrière à Saint-Charles. En 1974, la maison nécessitait de gros travaux et nos voisins, jeunes cultivateurs, avaient bien autre chose à faire que de rénover une ancienne maison. J'ai consulté mon père qui m'a dit : « Mon p'tit gars, tu t'embarques dans une affaire dont tu ne verras pas le bout. » Finalement, Gisèle et moi avons acheté, la maison a été transportée et mon père est venu passer quelques mois avec nous. Il travaillait aux rénovations le jour et je l'aidais le soir. La solidarité familiale a été plus forte. Dix ans plus tard, alors que nous étions absents, un feu à l'intérieur a couvé durant plusieurs heures. Au départ des pompiers, des gens ont émis l'opinion qu'il aurait mieux valu que la couverture tombe sur le solage. Que tout brûle, quoi! Et qu'est-ce que vous faites de tous nos souvenirs, de nos albums photo, etc. ? Avec l'aide de professionnels cette fois, nous avons repris les travaux. Aujourd'hui, c'est une coquette maison, tout en bois à l'intérieur et qui suscite l'admiration. Son meuble principal, à l'entrée, est le poêle à bois de mes parents, un immense *Commandeur* de la Cie L'Islet, fabriqué en 1932. Que de nourriture a été cuisiné sur ce poêle par ma mère pour nourrir ses dix enfants.

De ma famille, nous avons également hérité de deux lits en bois : un lit à fuseaux dans lequel la plupart de mes frères et sœurs ont couché, puis nos enfants à la fin des années 70. Aujourd'hui, c'est ma petite-fille Zoé qui y dort. Elle en est très fière. Un autre lit pour enfants



mérite d'être signalé. Il s'agit d'un lit de fabrication artisanale. Mon père, né en 1903, y a dormi, de même que tous mes frères et sœurs. Mes enfants y ont passé leurs nuits d'enfant, et nous y couchons Zoé lorsque mon fils vient à Saint-Charles avec les siens. Nous avons eu aussi un lit

tubulaire en cuivre dans lequel mon petit-fils Maxim s'endort maintenant en fredonnant la chanson « Dégénération » du groupe Mes aïeux.

Nous avons aussi des souvenirs plus anciens. Mon ancêtre maternel s'appelait Jacques Nicole. Il est venu de Saint-Planchers en Normandie et il est arrivé à Saint-Thomas-de-Pointe-à-la-Caille (Montmagny) en 1746. Sa mère avait mis dans ses bagages un gobelet en argent martelé. Était-ce pour qu'il ait un souvenir de sa famille ou qu'il puisse le vendre en cas de nécessité? Je penche pour l'interprétation romantique, à savoir qu'on voulait qu'il apporte quelque chose de sa famille, quelque chose du pays. Toujours est-il que j'ai hérité de ma mère Eugénie de ce petit gobelet, qui l'avait eu de son frère Fernand, curé de Saint-Vallier, lequel en avait hérité de sa tante Marie-Anne qui l'avait eu de son frère Hercule, curé à la Grosse-Île. Il y a dans la boîte du gobelet un papier à l'écriture presque effacée qui explique que cet objet a été apporté de Normandie par l'ancêtre Nicole et remis au curé Nicole par sa grand-mère Vitaline, elle-même épouse du petit-fils de l'ancêtre Jacques.

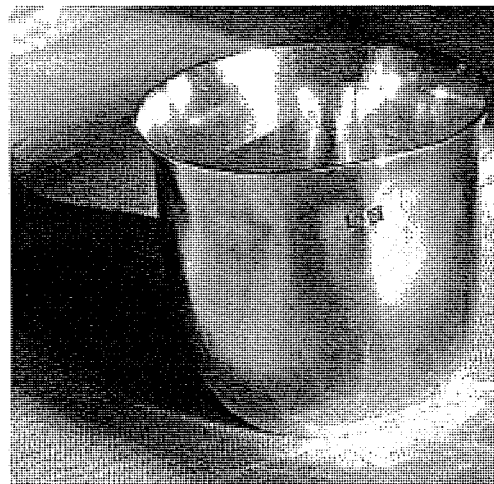
Il va falloir que je vous parle maintenant de mon grand-père Émile Lamonde. Je ne vous dirai pas tout, je ne l'ai pas connu et mon père n'avait que dix-sept ans lorsqu'il est décédé en 1920. Avant d'épouser Rose-Anna Blais le 24 novembre 1900, mon grand-père était allé chercher *de la gage* aux États-Unis. Il bûchait dans les chantiers durant l'hiver, du côté américain, puis travaillait en Nouvelle-Angleterre en belle saison. Il travaillait à la brique, avec son frère Eugène. En fait, il cuisait

la brique dans des fours rudimentaires, à ce que j'ai compris. Plusieurs hommes de mon village ont travaillé sur de tels chantiers, cuisant ou transportant la brique. Les villes américaines étaient alors en pleine expansion. Toujours est-il qu'il serait allé un jour faire un tour à la Worlds Columbian Exposition tenue à Chicago en 1893 pour célébrer les 400 ans de la découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb. Il en a rapporté un objet bien simple, une tasse pour faire partie de son petit nécessaire à barbe, sur laquelle on voit le Pavillon de l'horticulture. Mon père l'a utilisée jusqu'à ce qu'il ait un rasoir électrique dans les années 1970. Je la garde précieusement, avec le blaireau. J'avais aussi le rasoir à grande lame avec lequel mon père se rasait aux deux jours, et la courroie sur laquelle il affûtait ce rasoir.



Quelle valeur ont tous ces objets maintenant? La seule valeur que nous y portons, à cause des personnes et des souvenirs qu'ils nous rappellent d'une autre époque qui préparait celle dans laquelle nous vivons. Bien des objets d'intérêt, même faits de pacotille, ont disparu avec les ans. Quelqu'un d'autre les a peut-être faits siens depuis.

Dans mon souvenir, ils y sont bien en sécurité, tant que je voudrai ou pourrai les garder. Je comprends mieux maintenant le poète Lamartine qui écrivait : « Objets inanimés, avez-vous donc une âme qui s'attache à nôtre âme et la force d'aimer? »



## Saint-Magloire

### Une branche des Métivier tombée dans l'oubli

par Réjean Bilodeau

On se rappellera que notre parution du printemps dernier était consacrée à la famille de François Métivier et de ses descendants de Buckland et de Saint-Damien, bâtisseurs d'églises et d'entreprises québécoises. Cette parution spéciale qui a connu beaucoup de succès, est tombée, chemin faisant, dans les mains de M. Maurice Métivier, de Saint-Georges de Beauce, qui descend de la célèbre lignée.

Au mois d'août dernier, M. Métivier s'est présenté chez moi, ce qui m'a donné l'occasion d'en apprendre davantage sur ses ancêtres. J'ai été émerveillé une fois de plus par l'histoire de cette autre branche des Métivier de Bellechasse, tombée dans l'oubli au fil des décennies, ce qui



De gauche à droite. 1<sup>re</sup> rangée : Ulric, Marie, Anaclet  
2<sup>e</sup> rangée : Zénon et Louis

explique qu'elle a été omise dans le numéro spécial consacré aux Métivier.

Maurice Métivier est le fils de Joseph. P. Métivier, le petit-fils d'Anaclet Métivier et l'arrière-petit-fils de Joseph Métivier. Anaclet Métivier est par conséquent le frère de Louis\*, tailleur de pierre d'église, et cousin d'Elzéar Métivier, de la lignée des bâtisseurs d'églises.

\* N.D.L.R. : Comme c'est souvent le cas dans les grandes familles québécoises, certains prénoms se répètent souvent de père en fils ou, ce qui est plus encore plus confondant, d'oncle à neveu. Il arrive également que deux cousins, deux petits-cousins, portent le même prénom, ce qui ne facilite pas le travail de l'historien! Pour une meilleure compréhension de l'arbre généalogique des Métivier de Buckland et de Saint-Damien, le lecteur se référera par conséquent à notre parution du printemps 2007.



Anaclet Métivier voit le jour en 1868, à Buckland, où il passe son enfance. Outre son frère Louis et sa sœur, Marie, il grandit auprès de ses deux autres frères Ulric et Zénon.

C'est dans sa paroisse natale qu'Anaclet épouse Démerise Nadeau. La jeune femme, née en 1872, était orpheline et avait été élevée par une famille Nadeau qui demeurait entre Buckland et Saint-Damien. Le couple élèvera six enfants.

Comme tous les Métivier dont nous avons fait la connaissance au printemps dernier, Anaclet est très entreprenant et, après son mariage, il exerce de front trois métiers : cultivateur, boucher et commerçant d'animaux. Anaclet assiste à l'arrivée du chemin de fer à Saint-Damien ce qui l'amène à déménager puisqu'il fournit de la viande à tous les ouvriers attirés par la construction de la voie ferrée. Ce contrat d'approvisionnement l'amène par la suite à suivre les travaux et à déménager à Saint-Paul-de-Montminy. La fin des travaux le prive du gagne-pain de sa famille. Au début des années 1920, Anaclet décide d'émigrer à Manchester, New Hampshire, puis à Willimantic, Connecticut, où il rejoint ses frères Ulric et Zénon. Anaclet s'éteint en 1928 à l'âge de 60 ans et son épouse le rejoint deux ans plus tard, à l'âge de 58 ans.

Travailleur et opportuniste, Anaclet a toujours su trouver le travail lui permettant de faire vivre sa famille, quitte à devenir un Franco-américain. Willimantic et Eaton, en Ohio, deviendront les principales villes d'accueil pour cette branche des Métivier.

### Les descendants

#### Joseph-P.

Joseph-P. Métivier naît à Buckland en 1898. Apprenti forgeron chez son oncle Louis à Saint-Damien durant deux ans, il épouse Clairida Laroche, à Saint-Magloire, le 25 août 1919. Clairida était la veuve de Jos-Émile Blais qu'elle avait épousé le 15 juillet 1918. Le bonheur de ce premier mariage fut de courte durée puisque Jos-Émile décéda vers la fin du mois d'août suivant.

Joseph P. s'établit à Sainte-Sabine afin d'exercer son métier et c'est là que Lucien, le premier enfant du couple naît, le 31 mai 1921. Joseph revient exercer son métier à Saint-Magloire jusqu'au mois de juillet 1927. Il s'établit par la suite à Uxbridge, Massachusetts, où Maurice, le deuxième fils du couple, naît le 5 février 1928. Quelques années plus tard, la famille déménage à Whitinsville, à quelques milles d'Uxbridge. Joseph travaille à la Whitins-Machine Work, une usine qui fabrique de l'équipement pour les usines de textile. Le 30 novembre 1937, le couple revient à Saint-Magloire, mais doit hiverner chez le grand-père Lamontagne, dans le haut de la paroisse, à trois milles au sud du village. L'hiver 1938 est froid et la neige est abondante. Pas d'électricité, pas de confort moderne. Le ménage, qui avait été mis à bord d'un train à Whitinsville, est arrivé à la gare de Saint-Camille avec deux mois de retard. Joseph-P. réintègre, au printemps 1938, la résidence qu'il avait louée depuis plus de 10 ans, le dernier locataire étant le Dr Wilfrid Morin\*. Cette résidence est de nos jours la maison du patrimoine où se trouve le musée des Baillargeon et un petit bistrot, ce qui constitue un certain retour aux sources.

Joseph reprend son métier de forgeron et son épouse ouvre un petit restaurant pour son fils Lucien, âgé de 17 ans, dépaysé de la Nouvelle-Angleterre. Parmi les clients, on compte les frères Baillargeon, de la légendaire famille.

Pour le jeune Maurice, 10 ans, l'expérience du retour au pays est également pénible, car il maîtrise mal le français. Expérience traumatisante pour un enfant, il se voit rétrogradé de la quatrième à la première année. Il se réfugie dans son amour pour la géographie et l'histoire.

Le petit restaurant fonctionne jusqu'en 1946, année où Lucien et sa mère abandonnent le commerce pour des raisons de santé. On se réoriente dans le commerce de meubles qui est exploité environ deux ans. Rodolphe Maheux acquiert par la suite la maison, la loue un temps au

---

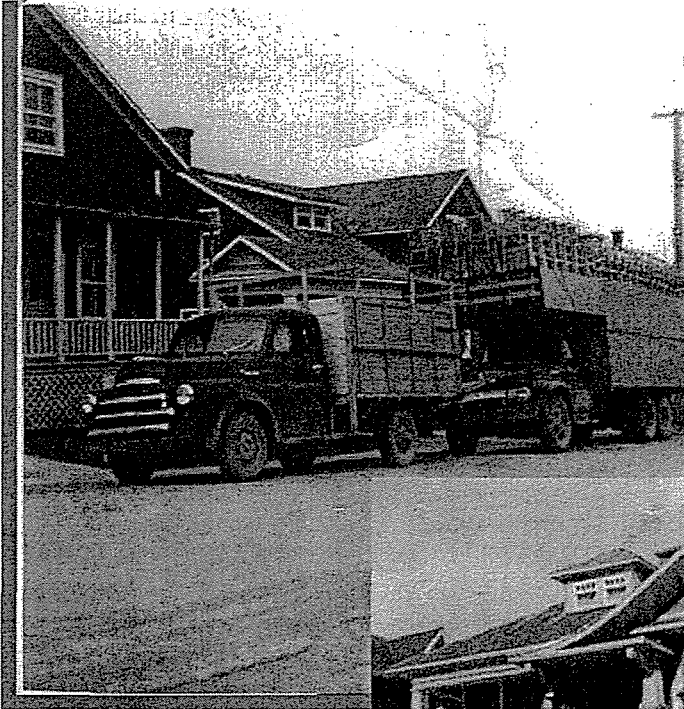
\* On se rappellera que le Dr Wilfrid Morin et le curé Eugène Beaudet avaient mené les recherches pour retrouver la jeune Gyslaine Baillargeon, disparue mystérieusement le 31 juillet 1933. Voir *Au fil des ans*, automne 2006.

Dr Louis Gagnon de Québec et finit par redémarrer le commerce qu'il opérera jusqu'à sa mort en 1990.

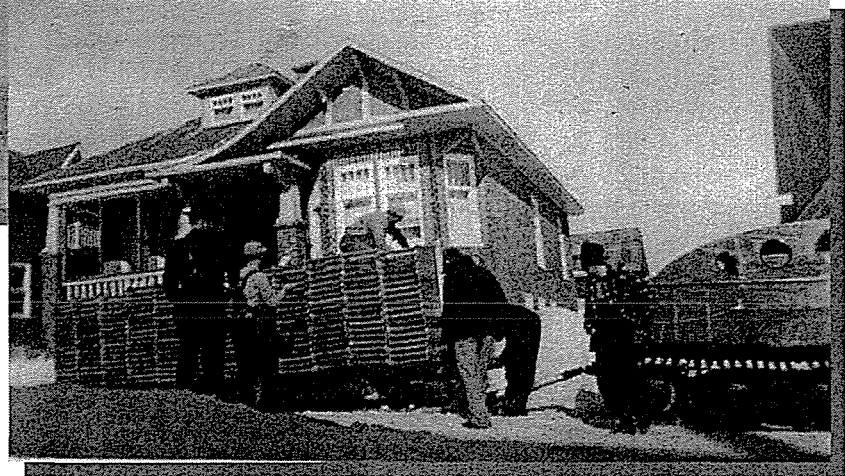
Vers la même époque, Joseph-P. et ses fils démarrent une manufacture de chaises dans un ancien bâtiment de ferme, situé dans le village, sur la rue Principale. Maurice raconte : « Les débuts ont été difficiles, finalement, avec une bonne équipe d'hommes compétents, nous avons fait

des chaises berçantes, des chaises droites de cuisine et des petites chaises berçantes pour enfants. Ces chaises étaient faites en bois d'érable, merisier et bouleau. L'été, le transport se faisait assez bien, mais l'hiver, c'était plus difficile. Quelques fois nous avons dû entreposer des chaises dans des granges et dans différents bâtiments. Nous avons manufacturé toutes ces chaises sur une période de sept ans et quelques mois.»

Nous retrouvons l'esprit d'entrepreneurship caractéristique



La livraison de la production s'effectue par camion en été et, en hiver, le «snow» de Bombardier devient un précieux intermédiaire via la station de Saint-Camille.



des Métivier puisque la production annuelle dépasse les 10 000 chaises de bois et embauche une quinzaine de travailleurs, dont Conrad Marceau, contremaître, Paul Maurice, Gérard Guillemette, Ovila Breton, Adrien Lapointe et quelques autres. Toute la production est vendue à René Bussièrès de Saint-Henri. Les chaises sont acheminées par camion en été en «snow», en hiver, à la station de Saint-Camille. Joseph-P. sera maire de Saint-Magloire de 1945 à 1953 et déménagera par la suite à Lévis chez son fils Lucien, demeuré célibataire. Joseph-P. décède en 1969.

Après la fermeture de l'entreprise au printemps 1959, Maurice, le fils de Phillippe, époux de Marie-Claude Ménard, travaillera comme commis pour la C.I.P\*, dans l'État du Maine, à la frontière de Sainte-Aurélie. Le couple élèvera 9 enfants, dont 5 naîtront à Saint-Magloire.

Vers la fin du mois d'août 1959, Maurice rencontre Roméo Tanguay, qui finit de construire son motel au Rond-Point de Lévis. Il lui parle de son frère, qui est bilingue, et qui pourrait remplir l'emploi de réceptionniste. Lucien sera parmi les premiers employés à être

\* Maurice Métivier représentera sa compagnie lors des funérailles du légendaire Edouard Lacroix au mois de janvier 1963.

embauchés et il sera de l'ouverture officielle à la Fête du Travail de 1959. Il y travaillera pendant 17 ans.

#### **Louis- P. Métivier**

Né en 1900, Louis-P., qui a été bedeau à Saint-Just-de-Montminy, a émigré à Manchester, New Hampshire, où il a épousé Clara Morin, le 30 juillet 1923. Le couple a ensuite déménagé à Willimantic où Louis-Phillipe a travaillé ainsi que Clara. Ils ont par la suite déménagé à South Warwalk, Connecticut, où ils ont travaillé plusieurs années. Clara est décédée le 13 janvier 1959. Remarié en secondes noces à Yvonne Brochu le 10 août 1968, il est décédé le 30 décembre 1989, à l'âge de 89 ans. Il n'a laissé aucune descendance et il est décédé à l'âge de 89 ans.

#### **Philémon Métivier**

Né le 18 décembre 1905, Philémon a travaillé dans les usines de textile de Willimantic pour enfin déménager à Eaton, Ohio. Époux d'Annette Gameau, le couple y a construit une luxueuse résidence. Leur fils Raymond est le père de trois enfants. Philémon est décédé le 17 décembre 1987 à l'âge de 82 ans.

#### **Clément Métivier**

Né en 1910 à Saint-Paul-de-Montminy, Clément a développé une passion pour la peinture, les rhumatismes le contraignant à demeurer au lit. Après l'amélioration de sa santé, il a travaillé pour la compagnie Remington, de New York à la Californie. Il a également travaillé pour le gouvernement américain, dans la recherche, pour finalement étudier la peinture à l'Université de Mexico. Il habite San Francisco avec son épouse Dorothée.

#### **Alphonse Métivier**

Né en 1902, mort à 19 ans, des suites de problèmes pulmonaires.

#### **Marie Métivier**

Marie est née le 29 janvier 1908. Comme ses parents, elle a travaillé dans des usines de textile de la Nouvelle-Angleterre. Demeurée célibataire, elle est décédée le 4 septembre 1983.

#### **Conclusion**

David Brossard, petit-fils de Bernadette Métivier, elle-même nièce d'Anaclét a demeuré dans un loft situé dans une usine de coton transformée en luxueux logement. Est-ce que les Métivier et d'autres ouvriers de Buckland seraient à l'origine du boulevard Buckland et du centre d'achat Buckland Wall, situé à Manchester en banlieue de Hartford? Personne ne peut le dire avec certitude, mais c'est déjà une belle coïncidence.

#### **Nos remerciements**

La Société historique de Bellechasse exprime sa reconnaissance à M. Maurice Métivier et son épouse Marie-Claude ainsi qu'à leur fille Monique pour leur précieuse collaboration dans la rédaction de cet article. Notre gratitude s'adresse également à M. Lucien Métivier.



## Un riche album de famille

**Comme toutes les grandes familles, les descendants d'Anaclet Métivier possèdent un riche patrimoine photographique transmis précieusement de génération en génération.**

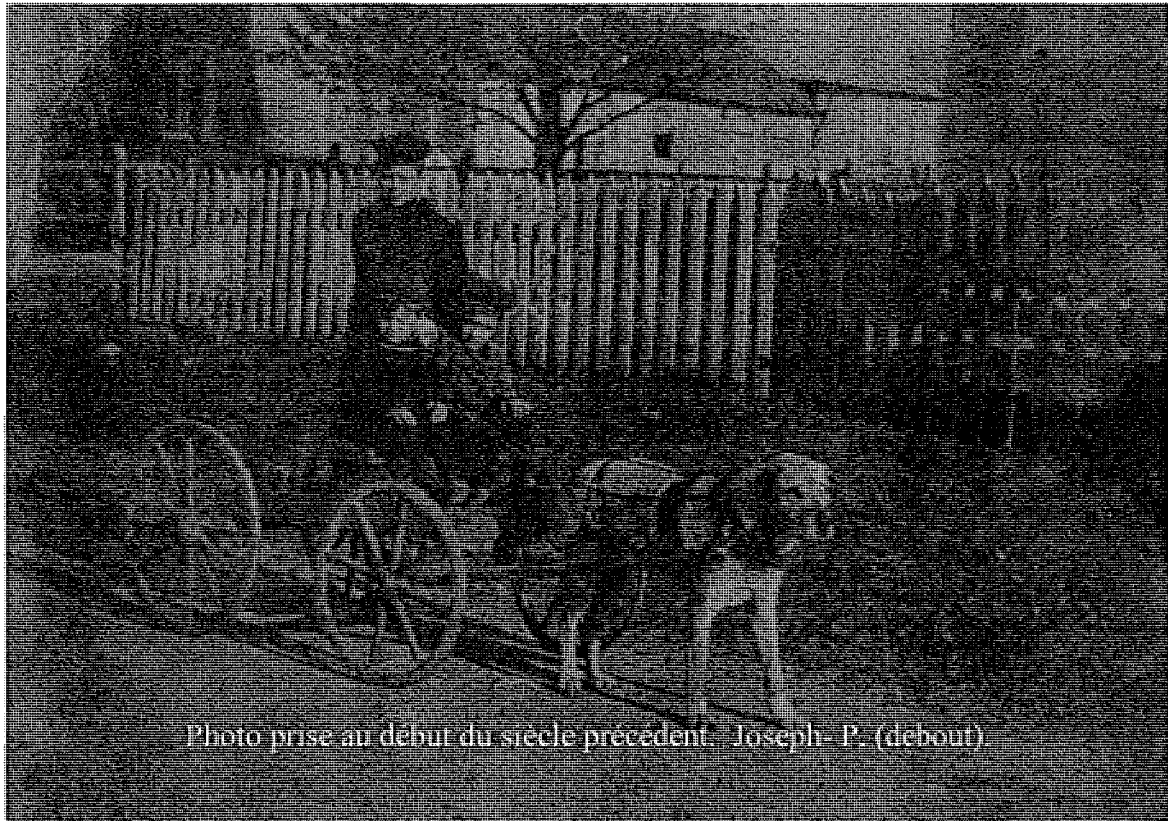


Photo prise au début du siècle précédent. Joseph-P. (debout).

**Comme toutes les grandes familles, les descendants d'Anaclet Métivier possèdent un riche patrimoine photographique transmis précieusement de génération en génération. La tradition familiale s'enrichit également d'un incroyable imbroglio généalogique. Au cours de la Première Guerre mondiale, Joseph-P.Métivier s'enrôle dans l'armée, à la plus grande consternation de sa mère, peu intéressée à voir son fils mourir en héros anonyme dans les tranchées boueuses des grands champs de bataille d'une guerre lointaine et interminable. Le curé de Buckland de l'époque, n'écouter que son zèle de bon pasteur, vient à la rescousse de la mère éplorée en apportant un «léger correctif» à l'extrait de baptême du jeune homme, qui portera désormais le prénom de son frère, le véritable Philippe, deux ans plus jeune et non majeur. Heureusement, le jeune frère résidera la plus grande partie de sa vie aux États-Unis et ne laissera pas de descendance. Quant à l'aîné, comme nous l'avons vu, il passera la plus grande partie de sa vie au Québec et, à Saint-Magloire, il sera connu sous le prénom de Phillippe. Il y sera d'ailleurs maire de 1945 à 1953.**



**Joseph -P. Métivier et Clairida Larochelle. Le couple qui s'était établi aux États-Unis au cours des années 1920, allait revenir vivre à Saint-Magloire une dizaine d'années plus tard.**



**Maurice Métivier et Marie-Claude Ménard. Le couple demeure de nos jours à Saint-Georges, mais a gardé un profond attachement à la région de Bellechasse.**

## L'ancêtre québécois

Ce texte est extrait pour l'essentiel de *La civilisation traditionnelle de l'habitant aux XV11<sup>e</sup> et XV111<sup>e</sup> siècle* de Robert-Lionel Séguin, ouvrage monumental (701 pages), paru en 1973. (Nous avons publié un article sous le même thème il y a quelques années. Celui-ci est plus exhaustif).

**N**ombre de contemporains s'accordent à dire que l'habitant jouit généralement d'une excellente santé. En serait-il autrement avec un climat aussi salubre et une nourriture aussi substantielle? Dès 1640, le Jésuite Vimont note que «l'air du pays est bon» et que les colons qui y vivent «sont en bonne santé».

Comme la plupart des contrées froides, la Nouvelle-France est épargnée par les épidémies qui déciment la population d'autres parties du monde. Émile Salone le constate ainsi :

En 1663, les faits démontrent d'une façon absolue que le rameau français s'est désormais acclimaté sur la terre américaine... Ici, point de fièvres qui couchent les colons, dans d'autres parties du monde. Le mal de terre redouté des hivernants qui s'entassent dans les chambrées et se nourrissent de salaisons apportées d'Europe, tout, tout ça n'a pas prise sur l'habitant qui a bâti sa maison, qui vit de sa chasse, de sa pêche, de son blé, de son bétail...



Voyons d'autres témoignages. «Les canadiens sont tous grands, bien faits, robustes et vigoureux et accoutumés de vivre de peu», écrit-on à Denonville le 12 novembre 1685.» Vers 1704, La Hontan observe que «les Canadiens ou Creoles sont bien faits, robustes, grands et forts, vigoureux, entreprenants, braves et infatigables...» Mais l'habitant aurait tendance à prendre ses aises, ce qui le rendrait moins endurant à la fatigue. Vaudreuil s'en inquiète en 1712 : « Il faut absolument diminuer, dit-il, le nombre de chevaux et remettre les habitants à aller en raquette. Il est de l'intérêt de ceux qui sont en tête de la colonie que les habitants soient forts et robustes.»

Le 12 décembre 1715, Ruette d'Auteuil rassure ainsi le duc d'Orléans sur la santé du Canadien :

Les Français qui habitent le Canada, précise-t-il, sont de corps bien faits, jouissant d'une parfaite santé, capables de soutenir toutes sortes de fatigues et belliqueux, ce qui a fait que les armateurs français ont toujours donné pendant cette dernière guerre (celle de la succession d'Espagne) le quart de plus de paye aux Français-Canadiens qu'aux Français d'Europe.

Selon le fonctionnaire, le froid et la neige, qui sévissent de la mi-novembre au début d'avril, purifient l'air de toutes les maladies.

Cela est vrai, qu'on ne voit point de maladies contagieuses au Canada, si elles n'y sont apportées d'ailleurs comme il est arrivé plusieurs fois depuis 20 à 25 ans par le peu de précautions qu'on a eu lorsque les navires qui y transportent des troupes de France qui avaient contracté des maladies dans leurs traversées y sont arrivés et par le commerce défendu qu'on a fait avec les Anglais de la Nouvelle-Angleterre d'où on a apporté plusieurs maladies qu'ils contractent avec les îles de l'Amérique qui ont causé beaucoup de mortalité parce que la bonne



constitution des corps des Canadiens les rend beaucoup plus susceptibles au mauvais air que ceux des Européens.



En 1721, le jésuite Charlevoix prétend que le Canadien est physiquement plus beau que le Français : « Nous n'avons pas dans le royaume de province où le sang soit communément plus beau, la taille si avantageuse, le corps mieux proportionné. » Beuchesne ne parle pas différemment en 1752. Hocquart tient pareil langage quelque six ans plus tard : « Les Canadiens sont généralement grands, bien faits, d'un tempérament vigoureux. » Le Beau renchérit : « Comme le climat du Pays est froid, ils (les habitants) parviennent à une belle vieillesse. J'y ai vu quantité de bons Vieillards, forts droits et point caducs. » L'administrateur Boucault, qui séjourne à Québec vers 1754, observe qu'« il n'est pas de climat plus sain que celui-là (du Canada), il n'y règne aucune maladie particulière au pays ; celles que j'y ay vu apporter étaient apportées par les vaisseaux français ». Mais le fonctionnaire aurait parlé trop vite puisqu'il ajoute, un peu plus tard : « Il y a cependant

quelques femmes attaquées de gouttes, ce qui provient, à ce qu'on prétend, des eaux de neige. » Par ailleurs, le Canadien se montre méfiant à l'égard des mesures médicales pour prévenir la picote. Montcalm en convient le 8 mai 1756 :

La petite vérole a fait de grands ravages en Canada l'hiver dernier ; cette maladie n'y paroît que de loin en loin, mais elle est toujours funeste et épidémique. L'inoculation, qui commence à s'introduire en France, en Suisse et dans le Nord n'y fera pas sitôt des progrès. Les sauvages n'aiment pas les innovations, et les Canadiens joignent quelquefois à une dévotion estimable, des préventions qui leur feront rejeter une méthode que je crois utile à la conservation de l'espèce humaine, sous prétexte qu'il n'est pas permis de donner un mal certain, quelque petit qu'il soit, pour un bien ; il peut y avoir quelque degré d'incertitude.

Grâce à sa bonne condition physique, l'habitant excellerait dans les guerres d'embuscade. À l'été de 1756, un enseigne de vaisseau, Louis-Guillaume de Parscau Du Plessix, note que « les Canadiens sont robustes et habitués, dès le bas âge à courir les bois et à supporter les fatigues de la chasse. Les Anglais, qui ne sont ni aussi alertes, ni aussi braves, se laissent toujours surprendre parce qu'ils n'exercent pas comme nos canadiens à faire la guerre dans les bois, ce qui nous donnera toujours la supériorité, puisqu'on ne peut se battre que dans les bois qui couvrent toute l'étendue du pays, à moins de se tenir enfermés dans les forts comme les Anglais le font ».

À vrai dire, la picote serait l'un des rares maux qui menaceraient la santé de l'habitant. Le 13 novembre 1757, selon Montcalm : « La petite vérole qui n'est regardée en Canada que comme une maladie populaire qui prend tous les vingt ans, fait du ravage cette année, quoi qu'on l'ait eu il y a deux ans. » Malgré tout, les hommes du pays restent en bonne condition physique. Vers la mi-juin 1758, le marquis de Vaudreuil propose « d'envoyer un détachement de vingt bons Canadiens vigoureux pour garnison à Saint-Régis ». Et le même d'informer Lévis, le 3 octobre 1759, qu'il « met en mouvement tous les Abénaquis de Saint-François et un nombre de Canadiens vigoureux pour aller à la recherche des Anglois qui étoient dans ces barges) à l'Île-aux-Noix ».

Le Canadien serait ordinairement joli, d'après les dires d'un officier militaire qui séjourne à Québec en septembre 1760. Un jour qu'il en rencontre un plus laid, il s'empresse d'observer que c'est « contre l'ordinaire des habitants du pays généralement bien faits... »

Séjournant à Montréal le 18 janvier 1771, Anburey s'étonne que tant d'habitants soient atteints de pneumonie malgré le bon air qu'ils respirent. Le voyageur remarque que plusieurs Canadiens meurent «avant d'arriver à l'âge de maturité mais aussi quand ils y sont parvenus, ils atteignent presque tous à la vieillesse». Si l'on en croit le docteur Kennedy, médecin des armées anglaises stationnées au pays, le mode de chauffage\* des maisons serait à l'origine de la maladie. « S'ils (les ruraux) y substituoient un autre mode de se procurer de la chaleur, précise le praticien, ils vivroient très longtemps... leur habitude est de tenir leurs poêles toujours extrêmement échauffés ; quand ils viennent de dehors, où il fait si froid, et qu'ils entrent dans une de ces chambres, ils sont presque suffoqués. Combien cela ne doit-il pas être dangereux pour la santé surtout pour les enfants, qui, sans cesse, passent du chaud au froid.»

Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, un autre visiteur nous parle des traits physiques du terrien : « The visage of the Habitant, dira Lambert, is long and thin. His complexion sunburnt and swarthy and not unfrequently of a darker hue than of the Indian. His eyes though rather small, are dark and lively; his nose prominent; his cheeks lank and meagre; his lips small and thin; his chin sharp and projecting. » Après des observations sur le hâle et le trait des adultes, le narrateur poursuit en parlant des enfants: « The children of the Habitans are generally pretty when young; but from sitting over the stoves in winter, and labouring in the fields in summer, their complexion becomes swarthy, and the features ordinary and coarse.

Vers la même époque, un autre visiteur, Heriot, se plaît à parler ainsi de la santé des Canadiens :

... Their constitution, at an early period of life, is healthy and robust; and they can with patience and resolution encounter great fatigues, when necessity calls for exertion. Both men and women frequently live to an advanced period of life, but they soon look old, and their strength is no of long duration.

... Enfin Talbot ajoute quelques décennies plus tard : «Le froid de l'hiver (canadien), quoique rude, ne produit pas d'effets nuisibles à la constitution humaine, excepté ceux que l'on peut éviter au moyen de légères précautions.»



\* N.D.L.R. : Au moment où cet article est rédigé, ce qui correspond au redoux du début de janvier 2008, la presse signale que de nombreux cas d'infection pulmonaire ont été observés récemment dans la région de Québec et qu'ils sont attribuables au chauffage au bois!

**Sa compagne**

Du témoignage de contemporains, la Canadienne ne manque pas d'attraits physiques. La Hontan, passablement galant à ses heures, le confirme dès 1704. « Le sang de Canada est fort beau, dit-il, les femmes y sont généralement belles, les brunes y sont rares, les sages y sont communes. » À son tour, La Potherie renchérit : « Les Canadiennes n'ont ni l'air provincial, ni bourgeois : ce sont de vraies femmes du monde et même des femmes du monde de Paris. » Le naturaliste Kalm ne parle pas autrement en 1749. « Ici (en Canada), affirme-t-il, les femmes en général sont belles ; elles sont bien élevées et vertueuses, et ont un laisser-aller qui charme par son innocence même, et prévient en leur faveur. » Pouchot partage le même avis quelques années plus tard. Un militaire en garnison à Québec écrivait à son tour en novembre 1753 : « Les femmes (de cette ville) l'emportent sur les hommes par la beauté, la vivacité, la gaieté (sic) et l'enjouement ; elles sont coquettes et galantes, préfèrent les Européens aux gens du pays. Les manières douces et polies sont communes, même dans les campagnes. » Et les hommes de guerre vont continuer sur le même ton. Pour sa part, un d'Aleyrac dira, en 1755, que les femmes (du Canada) sont belles et spirituelles. »

Est-on d'accord unanime pour vanter les charmes de la Canadienne? Non, car nous enregistrons au moins une dissidence de la part de Louis-Guillaume de Parscau Du Plessix. En juillet 1756, cet enseigne de vaisseau note dans son journal : « En général, le sang n'y est pas beau, si j'en peux juger par ce que j'en ai vu à Québec, n'ayant remarqué que très peu de jolies personnes, particulièrement parmi le second ordre [sic], qui sont toutes noires et basanées comme la Bohême. » Il sera contredit dès 1766 par de Sales Laterrière. Celui-ci, qui n'est pas insensible au beau minois, réplique que « le sexe y est très beau (dans la colonie) et fort insinuant ».

Pourtant, la première appréciation de Du Plessix sera de nouveau partagée par des voyageurs de passage en Canada au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Henriot observe le premier : « Many of the women are handsome when young, but as they partake of the labours of the fields, and expose themselves upon all occasions to the influence of the wheather, they soon become of a swallow hue, and a masculine form. » Lambert soutient à sa suite : « The girls, from manual labour, become strong, bony, and masculine, and after thirty years of age have every appearance of early decrepitude ; yet their constitutions frequently remain robust and healthy, and some few live a considerable age. »

Enfin le Français Dainville conclut ainsi : « Comme les femmes sauvages, elles (les Canadiennes) perdent prématurément leur beauté ; ce qu'il faut attribuer chez les unes et chez les autre à une vie trop laborieuse et à des occupations trop masculines. » En définitive, la Canadienne est jolie, mais les dures besognes lui donnent des signes prématurés de vieillesse.

**Le Québécois : son portrait moral**

En 1912, de passage dans notre région, où il a notamment l'occasion de visiter les villages du littoral de Bellechasse, l'écrivain français René Bazin écrit :

*Si on me demandait maintenant qu'elle est mon opinion sur les Canadiens français en général, je me récuserais, n'ayant pas eu le temps d'étudier chacun des groupes humains, dont le peuple est composé. Mais si on limitait la question à la population rurale, d'origine française de la province de Québec, je n'hésiterais plus. D'autres ont célébré l'audace du colon américain, ou la méthode de l'Écossais, ou la patience de l'Allemand. Mais si l'on juge à la fois les trois éléments qui font l'homme de labour, la famille, l'âme, le goût du métier : il n'en a pas pour l'âme. On la sent enveloppée, menacée, attaquée déjà par plusieurs ennemis, la richesse, l'alcool, la politique, la mortelle Révolution. Mais si elle résiste, quelle grande nation, bientôt, elle animera!*



## Mme Angéline Lecours Chabot, 100 ans !

**On n'a pas tous les jours 100 ans et un anniversaire aussi mémorable mérite d'être souligné.**

**L**e 16 décembre 2007, la communauté de Saint-Camille ainsi que de nombreux parents et amis avaient l'occasion de fêter Mme Angéline Lecours Chabot qui célébrait son centième anniversaire de naissance. Bien organisée, ce fut sans doute une belle journée dans la vie d'Angéline. Les 200 convives ont également goûté avec plaisir ces beaux moments, en dépit d'une bonne chute de neige. Mais, des bordées de neige, Mme Chabot en a vu d'autres au cours de son existence! La salle, magnifiquement décorée, avec une nette préférence pour le rose, couleur favorite d'Angéline, annonçait déjà les belles heures qui allaient suivre.

**Nous reproduisons maintenant le court extrait de l'hommage à Mme Chabot qui a été lu en cette circonstance.**

*C'est avec joie que nous sommes réunis aujourd'hui pour souligner les 100 ans de Mme Angéline Lecours Chabot. Mme Angéline est née à Sainte-Justine, le 11 décembre 1907. Fille d'Adélia Lessard et de Roméo Lecours, elle est la septième d'une famille de douze enfants. Elle fréquente l'école du rang jusqu'à la quatrième année et malgré son jeune âge, elle doit arrêter ses études pour aider sa mère. Son futur mari, M. Théophile Chabot, n'était pas un étranger pour elle : ils se sont connus à l'école primaire. Le temps a fait que Théophile la trouvait bien de son goût, la belle Angéline, même s'il devait régulièrement s'absenter pour se rendre travailler dans les chantiers. À son retour, il allait courtiser Angéline.*



*Après deux ans de ces visites, Théophile devient sérieux et il fait la grande demande. Angéline, heureuse, accepte. Ils unissent leur destinée le 10 juin 1931. Pendant trois ans, ils demeurent chez les parents Chabot et deux ans chez les parents Lecours. Avec deux enfants, Lucien et Paul-Émile, ils s'installent à la station de Sainte-Justine et par la suite dans le rang 3 (ce qui est obligatoire à l'époque pour obtenir un lot). C'est à ces deux endroits, principalement au rang 3, qu'ils ont pu vivre leur lune de miel.*

*Enfin, ils s'installent à la station de Sainte-Sabine, où Angéline est demeurée jusqu'à l'année dernière. Angéline est la maman de huit enfants, la grand-maman de vingt-deux petits-enfants et de trente-quatre arrière-petits-enfants. Une fille, Lorraine, est décédée à l'âge de trois mois et un petit-fils, Michel, à l'âge de treize mois.*

*Théophile est décédé en 1989. Toujours compatissante et fidèle, elle se tient à ses côtés. La dernière semaine avant son décès, elle la vit avec lui, à son chevet. Toujours elle a été une femme très active. Jusqu'à l'année dernière, elle s'occupait seule de la maison, de son jardin, de ses fleurs, de son bois de chauffage et de bien d'autres choses. À l'occasion, elle a été sage-femme. Femme accueillante, disponible, elle est toujours présente à celui ou celle qui a besoin. Sa foi en Dieu et sa piété sont pour sa famille et pour toutes les personnes qui la connaissent un témoignage d'une vie ajustée à l'évangile, au service des autres.*

*Félicitations pour ces 100 ans! Que l'amour, la paix, la santé continuent d'être au rendez-vous pour les années qui viennent!*

*Votre famille et vos ami(e)s de l'Âge d'or*

## *L'album de photos d'Angéline*

Une vie est tissée de mille souvenirs, que l'on fixe parfois en photos dans les grands moments. Ils deviennent ainsi de beaux moments empruntés à l'éternité, des images qui rappellent le précieux héritage de la vie, mais parfois aussi sa fragilité.



Sous le regard attentif de Théophile, Angéline tient dans ses bras son petit-fils Michel, enfant de Lucien et Éméria. Le bambin devait malheureusement décéder à l'âge de 13 mois.



Photo de gauche : Théophile, Welland, Ontario  
Ci-dessous : de gauche à droite : Gaétane, Solange,  
Yolande, station de Sainte-Sabine, 1951



Hôtel Bon-Gîte, Sainte-Justine, 1967. Photo de famille prise à l'occasion du mariage de Yolande et Andrew.  
1<sup>re</sup> rangée, de gauche à droite : Andrew, Yolande, Jacinthe, Angéline, Théophile, Gaétane, Normand, Chantal.  
2<sup>e</sup> rangée : Gérard, Solange, Carole, Roch, Gaétane, Yvon, Huguette, Paul-Émile, Éméria, Lucien.



## On n'a pas tous les jours 100 ans!



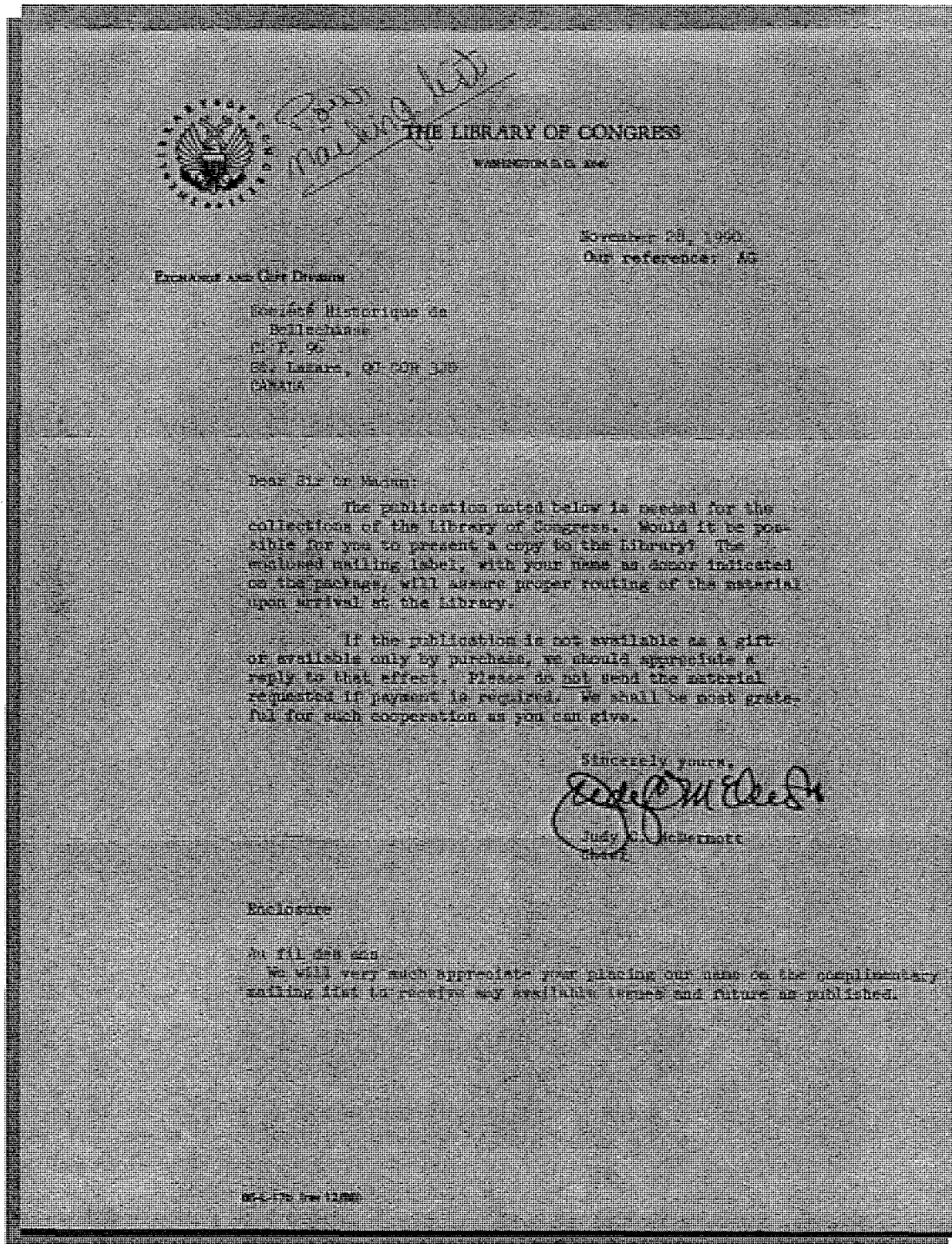
Photo du haut. Angéline et le curé de Saint-Camille, l'abbé Renaud Giroux

Photo de gauche. Le maire de Saint-Camille, M. Adélarde Couture, s'entretient avec trois invités : M. Hervé Lecours, son père Jules, 95 ans, (frère d'Angéline) et Lucien, autre fils de Jules.

Photo ci-dessus : Mme Louise Bolduc, présidente du club de l'Âge d'or de Saint-Camille

# Les archives de la SHB

Le 28 novembre 1990, la prestigieuse bibliothèque du Congrès américain nous écrivait pour nous demander de leur faire parvenir un exemplaire d'*Au fil des ans* lors de sa parution saisonnière.



## C'était hier!

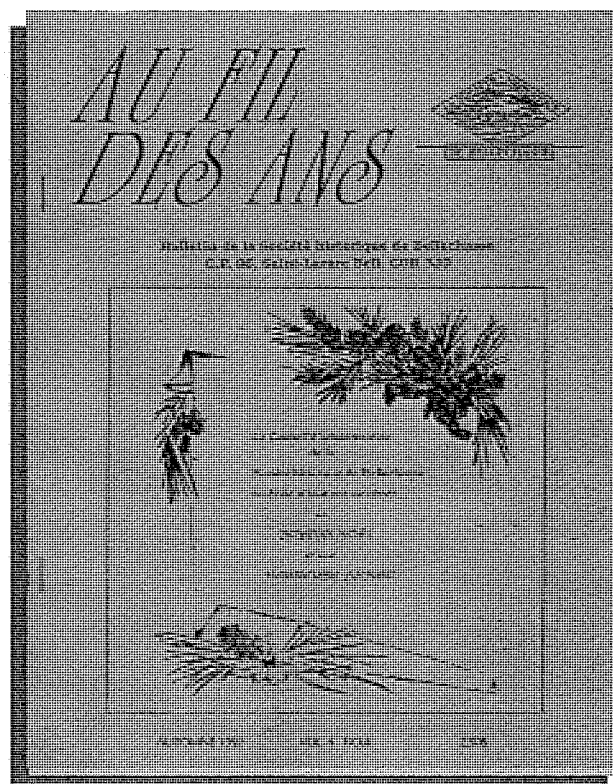
Automne 1992 vol.4, n° 4, rédacteur : Fernand Breton  
26 pages

### Sommaire

- Nouvelles
- Mot du président
- Nos familles-Les Morel de La Durantaye (Boisbrillant- Briand)
- Charles Bilodeau défend la cause d' Abraham Lincoln
- Restauration du moulin du Petit Canton
- Les députés de Bellechasse au Bas-Canada (1792-1838)
- Les voitures à chevaux au Québec
- Saint-Malachie - Bibliothèque municipale J.-A.Kirouac
- Courrier de la bibliothèque
- Un don original
- Notre-Dame du Perpétuel Secours/ un point final à l'année centenaire
- Les trésors des archives de la paroisse de Saint-Raphaël (2<sup>e</sup> partie)
- Nos supporteurs et commanditaires

### Conseil d'administration de l'époque

Fernand Breton, président  
Jean Royer, vice-président  
Roger Patry, trésorier  
André Beaudoin, secrétaire  
Gilles Sheedy  
Jeannine Émond Cadrin  
Monique Breteau  
Raynald Blouin  
René Blais





# Mots codés

- 1) Patronyme francisé d'origine américaine.
- 2) Rue de Saint-Camille.
- 3) Septième curé de Saint-Magloire (prénom).
- 4) Membre du conseil d'administration de la SHB (prénom).
- 5) Municipalité desservie par la 277.
- 6) Rue de Saint-Nazaire.
- 7) A l'est de Bellechasse.
- 8) Au sud de Bellechasse.
- 9) Au nord de Bellechasse.
- 10) À l'ouest de Bellechasse.

1) 09 07 14 24

2) 09 07 21 24 19

3) 12 26 16 10 17 26 21

4) 17 24 23 24 09 22

5) 11 09 26 22 19 16 24 13 22

6) 16 13 07 26 11 19 09 22 15 07 09 18

7) 11 09 26 22 19 10 17 09 22 03 13 26 11 21 24 04 13 22 19 04 09 15 22 18

8) 16 26 15 22 24 11 09 04 24 17 26 03 09 26 22 24 11

9) 07 22 10 16 24 07 20 24

10) 23 09 17 17 24 19 11 22 13 26 17 11

## Réponses de la parution précédente

- 1) Municipalité desservie par la 277 : **Saint-Henri**
- 2) Prénom d'un membre actuel du conseil d'administration de la SHB : **Paul**
- 3) Rue de Saint-Gervais : **Nadeau**
- 4) Rang applicable à plusieurs municipalités : **Troisième**
- 5) Cinquième curé d'Armagh : **Joseph Marquis**
- 6) Un riche patrimoine agricole : **Honfleur**
- 7) Maire de Saint-Léon de 1909 à 1911 : **Victor Bisson**
- 8) Secrétaire municipal de Saint-Lazare de 1881 à 1900 : **Charles Bilodeau**
- 9) Curé de Sainte-Sabine de 1969 à 1973 : **Omer Aubé**
- 10) Plan d'eau : **Lac Vert**



## **Assemblée générale annuelle de la Société historique de Bellechasse**

**Saint-Damien, le 27 avril 2008, 14 h, (musée des Sœurs Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours)**

- 1) Mot de bienvenue du président
- 2) Lecture et adoption de l'ordre du jour
- 3) Lecture et adoption du procès-verbal de l'assemblée générale de 2007
- 4) Présentation et adoption du bilan financier 2007
- 5) Rapport du président sur les activités de 2007 et perspectives 2008
- 6) Projet de modification au règlement de la SHB
- 7) Élections au conseil d'administration de la SHB
- 8) Questions et suggestions des membres, tirage de prix de présence
- 9) Varia
- 10) Hommage à Charles-Henri Bélanger
- 11) Clôture de l'Assemblée

### **Une visite enrichissante**

Après la réunion, les membres présents auront l'opportunité de visiter le musée des sœurs de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours.

Une collection impressionnante qui conclura agréablement notre assemblée générale.

## *Au fil des mois*

### **Nouveaux membres**

- 812 : Lucien Leclerc, Saint-Nazaire, membre individuel
- 813 : Jean Domingue, député de Bellechasse, Saint-Henri, membre individuel
- 814 : Société d'histoire et de généalogie des Pays-d'en-Haut, Saint-Sauveur, membre corporatif
- 815 : Marthe Lemieux, Saint-Rédempteur, membre individuel
- 816 : Robert Lebrun, Saint-Lazare, membre individuel
- 817 : Bianka Dutil, Saint-Anselme, membre individuel
- 818 : Claude Lemieux, Saint-Lazare, membre individuel

### **Quelques statistiques**

Peu de temps avant d'aller à l'impression, Charles-Henri Bélanger nous faisait parvenir, en complément de l'article sur Albert Mercier, les compilations statistiques suivantes sur les familles Mercier et Labrecque de Bellechasse (on se rappellera que la mère d'Albert Mercier était une Labrecque).

### **Les Labrecque et les Mercier de la MRC de Bellechasse Source : Inter Guide 2006-2007**

Saint-Nérée -Saint-Raphaël : 55 Labrecque - 16 Mercier  
Armagh : 6 Labrecque - 13 Mercier  
Saint-Philémon : 9 Labrecque - 3 Mercier  
Saint-Léon - Saint-Malachie -Saint-Nazaire : 13 Labrecque - 5 Mercier  
Buckland - Saint-Damien : 31 Labrecque - 32 Mercier  
Saint-Henri : 14 Labrecque - 25 Mercier (comprend la municipalité de Saint-Isidore)  
Sainte-Claire - Saint-Lazare: 27 Labrecque - 10 Mercier  
La Durantaye - Saint-Michel -Saint- Vallier: 4 Labrecque - 23 Mercier  
Honfleur - Saint-Anselme: 16 Labrecque - 10 Mercier  
Saint-Charles - Saint-Gervais: 30 Labrecque - 13 Mercier

Ce qui donne au total 204 familles Labrecque et 150 familles Mercier)

(Beaumont n'est pas inclus dans l'Inter Guide)

### **Le mot de la fin**

Suggérer à un membre de sa famille, à un ami, à un voisin de devenir membre de la SHB, c'est contribuer à la sauvegarde du riche patrimoine historique de Bellechasse. Notre bulletin d'automne marquera la 75<sup>e</sup> parution d'*Au fil des ans*. Il serait agréable de souligner l'événement avec soixante-quinze nouveaux membres en 2008. Merci de votre appui.

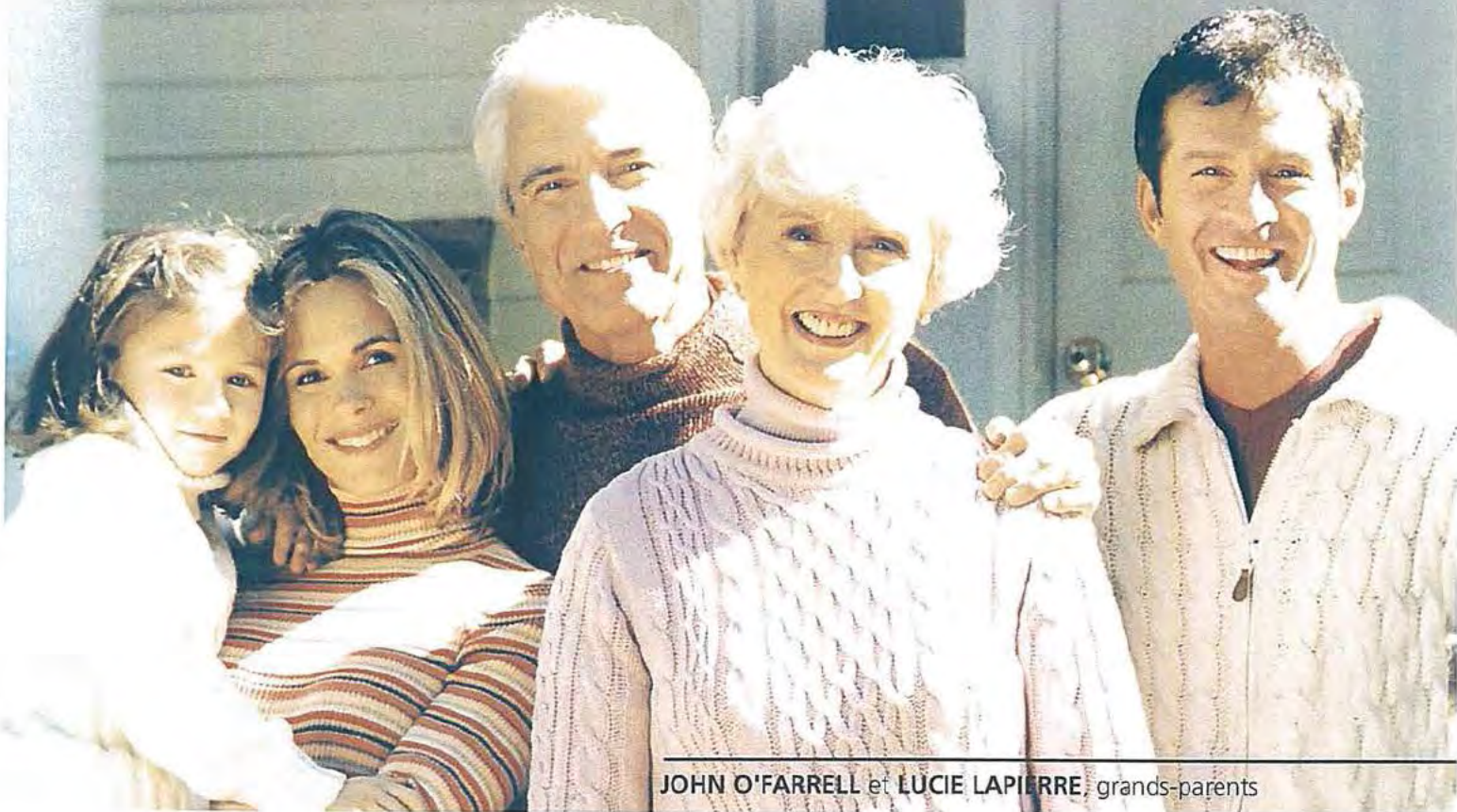




O'Farrell



Lapierre



JOHN O'FARRELL et LUCIE LAPIERRE, grands-parents

« Nous croyons à l'importance du patrimoine et de l'histoire de Bellechasse pour les générations actuelles et futures et nous encourageons les actions entreprises pour leur mise en valeur. Notre caisse aussi. »

Caisse populaire Desjardins  
de la Vallée de l'Etchemin

Caisse populaire Desjardins  
des Abénakis

Caisse populaire Desjardins  
des Rivières Boyer et Etchemin

Caisse populaire Desjardins  
du Mont de Bellechasse

Caisse Desjardins  
des Seigneuries de Bellechasse



**Desjardins**  
**Réseau des caisses**  
**de Bellechasse**